1721. Août.

culte, mais il ne l'eſt pas encore autant que celui, qu'ils choiſiſſent pour leurs Chaſſes. Il faut marcher lontems pour y arriver, & porter ſur ſon dos tout ce dont on peut avoir beſoin pendant cinq ou ſix mois, par des Chemins quelquefois ſi affreux, que l'on ne comprend pas comment les Bêtes Fauves peuvent y paſſer; ſi on n'avoit pas la précaution de ſe fournir d'Ecorces d'Arbres, on ne trouveroit pas de quoi ſe mettre à couvert de la Pluye & de la Neige pendant le Chemin. Dès qu'on eſt parvenu au terme, on s'accommode un peu mieux, mais ce mieux ne conſiſte, qu'en ce qu'on n'y eſt pas ſans ceſſe expoſé à toutes les injures de l'air.

Tout le monde y travaille, & les Miſſionnaires, qui dans ces commencemens n'avoient perſonne pour les ſervir, & pour qui les Sauvages n'avoient aucune conſidération, n'étoient pas plus épargnés que les autres, on ne leur donnoit pas même de Cabanne ſeparée, & il falloit qu'ils ſe logeaſſent dans la premiere, où l'on vouloit bien les recevoir. Ces Cabannes, parmi la plûpart des Nations Algonquines, ſont à peu près de la figure de nos Glacieres rondes, & terminées en Cône: elles n'ont point d'autres ſoûtiens, que des Perches plantées dans la Neige, attachées enſemble par les extrémités, & couvertes d'Ecorces aſſez mal jointes, & mal attachées: auſſi le vent y entre-t-il de toutes parts.

Leur fabrique eſt l'ouvrage d'une demie heure au plus, des Branches de Sapin y tiennent lieu de Nattes, & on n'y a point d'autres Lits. Ce qu'il y a de commode, c'eſt qu'on peut les changer tous les jours: les Neiges ramaſſées tout autour forment une eſpece de Parapet, qui a ſon utilité, les vents n'y pénetrent point, c'eſt le long & à l'abri de ce Parapet, qu'on dort auſſi tranquillement ſur ces Branchages, couverts d'une méchante Peau, que dans le meilleur Lit; il en coûte à la verité aux Miſſionnaires pour s'y accoûtumer, mais la fatigue & la néceſſité les y réduiſent bientôt. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de la fumée, qui preſque toujours remplit tellement le haut de la Cabanne, qu'on ne peut y être de bout, ſans avoir la tête dans une eſpece de tourbillon. Cela ne fait aucune peine aux Sauvages, habitués dès l'enfance à être aſſis à terre, ou couchés tout le tems qu'ils ſont dans leurs Cabannes; mais c'eſt un grand ſupplice pour les François, à qui cette inaction ne convient pas.

D'ailleurs

1721. Août.

D'ailleurs le vent, qui entre, comme je l'ai remarqué, par tous les côtés, y ſouffle un froid, qui tranſit d'une part, tandis qu'on étouffe, & qu'on eſt grillé de l'autre. Souvent on ne ſe voit point à deux ou trois pieds, on perd les yeux à force de pleurer, & il y a des tems, où, pour reſpirer un peu, il faut ſe tenir couché ſur le ventre, & avoir preſque la bouche collée contre la terre: le plus court ſeroit de ſortir dehors, mais la plûpart du tems on ne le peut pas; tantôt à cauſe d'une Neige ſi épaiſſe, qu'elle obſcurcit le jour, & tantôt parce qu'il ſouffle un vent ſec, qui coupe le Viſage, & fait éclater les Arbres dans les Forêts. Cependant un Miſſionnaire eſt obligé de dire ſon Office, de célébrer la Meſſe, & de s'acquiter de toutes les autres fonctions de ſon Miniſtere.

A toutes ces incommodités il en faut ajoûter une autre, qui d'abord vous paroîtra peu de choſe, mais qui eſt réellement très-conſidérable; c'eſt la perſécution des Chiens. Les Sauvages en ont toujours un fort grand nombre, qui les ſuivent partout, & leur ſont très-attachés; peu careſſans, parce qu'on ne les careſſe jamais, mais hardis & habiles Chaſſeurs: j'ai déja dit qu'on les dreſſe de bonne heure pour les differentes Chaſſes, auſquelles on veut les appliquer; j'ajoûte qu'il faut en avoir beaucoup pour chacune, parce qu'il en périt un grand nombre par les dents & par les cornes des Bêtes fauves, qu'ils attaquent avec un courage, que rien ne rebute. Le ſoin de les nourrir occupe très-peu leurs Maîtres, ils vivent de ce qu'ils peuvent attraper, & cela ne va pas bien loin, auſſi ſont-ils toujours fort maigres, d'ailleurs ils ont peu de poil, ce qui les rend fort ſenſibles au froid.

Pour s'en garantir, s'ils ne peuvent approcher du feu, où il eſt difficile qu'ils puiſſent tenir tous, quand même il n'y auroit perſonne dans la Cabanne, ils vont ſe coucher ſur les premiers qu'ils rencontrent, & ſouvent on ſe réveille la nuit en ſurſaut, preſque étouffé par deux ou trois Chiens. S'ils étoient un peu plus diſcrets, & ſe plaçoient mieux, leur compagnie ne ſeroit pas trop fâcheuſe, on s'en accommoderoit même aſſez, mais ils ſe placent où ils peuvent; on a beau les chaſſer, ils reviennent d'abord. C'eſt bien pis encore le jour; dès qu'il paroît quelque choſe à manger, il faut voir les mouvemens, qu'ils ſe donnent pour en avoir leur part. Un pauvre Miſſionnaire eſt à demi couché auprès du feu pour dire ſon

1721. Août. Bréviaire, ou pour lire un Livre, en luttant de ſon mieux contre la fumée, & il faut qu'il eſſuye encore l'importunité d'une douzaine de Chiens, qui ne font que paſſer & repaſſer ſur lui, en courant après un morceau de viande, qu'ils ont apperçû. S'il a beſoin d'un peu de repos, à peine trouvera-t-il un petit recoin, où il ſoit à l'abri de cette véxation. Si on lui apporte à manger, les Chiens ont plutôt mis le muſeau dans ſon Plat, qu'il n'y a porté la main; & ſouvent, tandis qu'il eſt occupé à défendre ſa Portion contre ceux, qui l'attaquent de front, il en vient un par derriere, qui lui en enleve la moitié, ou qui en le heurtant, lui fait tomber le Plat des mains, & répandre ſa Sagamité dans les cendres.

Aſſez ſouvent les maux, dont je viens de parler, ſont effacés par un plus grand, & au prix duquel tous les autres ne ſont rien; c'eſt la faim. Les Proviſions, qu'on a apportées, ne durent pas lontems, on a compté ſur la Chaſſe, & elle ne donne pas toujours. Il eſt vrai que les Sauvages ſçavent endurer la faim avec autant de patience, qu'ils apportent peu de précautions pour s'en garantir; mais ils ſe trouvent quelquefois réduits à une ſi grande extrémité, qu'ils y ſuccombent. Le Miſſionnaire, de qui j'ai tiré ce détail, fut obligé dans ſon premier Hyvernement, de manger des peaux d'Anguilles & d'Elans, dont il avoit rapetaſſé ſa ſoutanne; après quoi il lui fallut ſe nourrir des jeunes branches, & des plus tendres Ecorces des Arbres. Il ſoûtint néanmoins cette épreuve, ſans que ſa ſanté en fût alterée, mais tous n'en ont pas eu la force.

Malpropreté des Sauvages. La ſeule malpropreté des Cabannes, & l'infection, qui en eſt une ſuite néceſſaire, ſont pour tout autre qu'un Sauvage un vrai ſupplice; il eſt aiſé de juger juſqu'où l'une & l'autre doivent aller parmi des Gens, qui ne changent de Hardes, que quand les leurs tombent par lambeaux, & qui n'ont nul ſoin de les nettoyer. L'Eté ils ſe baignent tous les jours, mais ils ſe frottent auſſi-tôt d'Huile, ou de Graiſſe d'une odeur forte. L'Hyver ils demeurent dans leur craſſe, & dans tous les tems on ne peut entrer dans leurs Cabannes, qu'on ne ſoit empeſté.

Non ſeulement tout ce qu'ils mangent eſt ſans apprêt, & ordinairement fort inſipide, mais il régne dans leurs Repas une malpropreté, qui paſſe tout ce qu'on en peut dire: ce

1721. Août.

que j'en ai vû, & ce qu'on m'en a raconté, vous feroit horreur. Il y a bien peu d'Animaux, qui ne mangent plus proprement, & quand on a vû ce qui ſe paſſe en cela parmi ces Peuples, on ne ſçauroit plus douter, que l'imagination n'ait beaucoup de part à nos répugnances, que bien des Mêts, qui nuiſent réellement à notre ſanté, ne produiſent cet effet par la force même de ces répugnances, & par le peu de courage, que nous avons à les ſurmonter.

Il faut néanmoins convenir que les choſes ont un peu changé ſur tous ces points, depuis notre arrivée en ce Pays ; j'en ai même vû chercher à ſe procurer des commodités, dont ils auront peut-être bientôt de la peine à ſe paſſer. Quelques-uns commencent auſſi à prendre un peu plus leurs précautions pour ne pas ſe trouver au dépourvû, quand la Chaſſe leur manquera ; & parmi ceux, qui ſont domiciliés dans la Colonie, il y a bien peu à ajoûter pour les faire arriver au point d'avoir un néceſſaire raiſonnable. Mais qu'il eſt à craindre que, quand ils en ſeront là, ils n'aillent bientôt plus loin, & ne donnent dans un ſuperflu, qui les rende plus malheureux encore, qu'ils ne ſont préſentement dans le ſein de la plus grande indigence ?

Ce ne ſera pas au moins les Miſſionnaires, qui les expoſeront à ce danger ; perſuadés qu'il eſt moralement impoſſible de bien prendre ce juſte milieu, & de s'y borner, ils ont beaucoup mieux aimé partager avec ces Peuples ce qu'il y a de pénible dans leur maniere de vivre, que de leur ouvrir les yeux ſur les moyens d'y trouver des adouciſſemens. Auſſi ceux mêmes, qui ſont tous les jours témoins de leurs ſouffrances, ont-ils encore bien de la peine à comprendre comment ils y peuvent réſiſter, d'autant plus qu'elles ſont ſans relâche, & que toutes les Saiſons ont leurs incommodités particulieres.

Incommodités de l'Eté des Sauvages.

Comme les Villages ſont toujours ſitués, ou auprès des Bois, ou ſur le bord de l'Eau, & ſouvent entre les deux, dès que l'Air commence à s'échauffer, les Maringouins, & une quantité prodigieuſe d'autres Moucherons excitent une perſécution beaucoup plus vive encore, que celle de la fumée, qu'on eſt même ſouvent obligé d'appeller à ſon ſecours ; car il n'y a preſque point d'autre remede contre les piqûres de ces petits Inſectes, qui vous mettent tout le Corps en feu,

1721. Août.

& ne vous permettent pas de dormir en repos. Ajoûtez à cela les Marches ſouvent forcées, & toujours très-rudes, qu'il faut faire à la ſuite de ces Barbares, tantôt dans l'eau juſqu'à la ceinture, & tantôt dans la fange juſqu'aux genoux; dans les Bois, au travers des ronces & des épines, avec danger d'en être aveuglé; dans les Campagnes, où rien ne garantit d'un Soleil auſſi ardent en Eté, que le vent eſt piquant pendant l'Hyver.

Si l'on voyage en Canot, la poſture gênante, où il faut s'y tenir, & l'appréhenſion, que cauſe dans les commencemens l'extrême fragilité de cette Voiture; l'inaction, où l'on eſt, & qu'il eſt impoſſible d'éviter; la lenteur de la marche, que la moindre pluye, ou un vent un peu trop fort retarde; le peu de ſocieté, qu'on peut avoir avec des Gens, qui ne ſçavent rien, qui ne parlent jamais, quand ils ſont occupés, qui vous infectent par leur mauvaiſe odeur, & qui vous rempliſſent de ſaletés & de vermine: les caprices & les manieres bruſques, qu'il en faut eſſuyer; les avanies, auſquelles on eſt expoſé de la part d'un Yvrogne, ou d'un Homme, que quelque accident inopiné, un ſonge, un ſouvenir fâcheux, font entrer en mauvaiſe humeur; la cupidité, qui naît aiſément dans le cœur de ces Barbares, à la vûë d'un objet capable de les tenter, & qui a coûté la vie à plus d'un Miſſionnaire: & ſi la Guerre eſt déclarée entre les Nations, parmi leſquelles on ſe trouve, le danger, que l'on court ſans ceſſe, ou de ſe voir tout-à-coup réduit à la plus dure ſervitude, ou de périr dans les plus affreux tourmens. Voilà, Madame, la vie, qu'ont menée ſurtout les premiers Miſſionnaires: ſi depuis quelque tems elle a été moins rude à certains égards, il y a pour les Ouvriers de l'Evangile d'autres peines intérieures, & par conſéquent plus ſenſibles, qui bien loin de diminuer avec le tems, croiſſent à meſure que la Colonie augmente, & que les Naturels du Pays ont plus de communication avec toutes ſortes de Perſonnes.

Portrait en racourci des Sauvages.

Enfin, pour vous tracer en racourci le Portrait de ces Peuples: avec un extérieur ſauvage, des manieres & des uſages, qui ſe ſentent tout-à-fait de la barbarie; on remarque en eux une ſocieté exempte de preſque tous les défauts, qui alterent ſi ſouvent la douceur de la nôtre. Ils paroiſſent ſans paſſion, mais ils ſont de ſang-froid, & quelquefois par principe, ce que la paſſion la plus violente & la plus effrenée peut inſpirer

1721. Août.

à ceux, qui n'écoutent plus la raiſon. Ils ſemblent mener la vie du monde la plus miſérable, & ils étoient peut-être les ſeuls heureux ſur la Terre, avant que la connoiſſance des objets, qui nous remuent & nous ſéduiſent, eût réveillé en eux une cupidité, que l'ignorance retenoit dans l'aſſoupiſſement, & qui n'a pourtant pas encore fait de grands ravages parmi eux. On apperçoit en eux un mélange des mœurs les plus féroces & les plus douces, des défauts de Bêtes carnacieres, & des vertus & des qualités de cœur & d'eſprit, qui font le plus d'honneur à l'Humanité. On croiroit d'abord qu'ils n'ont aucune forme de gouvernement, qu'ils ne connoiſſent ni loix, ni ſubordination, & que vivant dans une indépendance entiere, ils ſe laiſſent uniquement conduire au haſard & au caprice le plus indompté; cependant ils jouiſſent de preſque tous les avantages, qu'une autorité bien réglée peut procurer aux Nations les plus policées. Nés libres & indépendans, ils ont en horreur juſqu'à l'ombre du pouvoir deſpotique, mais ils s'écartent rarement de certains principes & de certains uſages, fondés ſur le bon ſens, qui leur tiennent lieu de Loix, & qui ſuppléent en quelque façon à l'autorité légitime. Toute contrainte les révolte, mais la raiſon toute ſeule les retient dans une eſpéce de ſubordination, qui pour être volontaire, n'en atteint pas moins au but, qu'ils ſe ſont propoſé.

Un Homme, qu'ils eſtimeroient beaucoup, les trouveroit aſſez dociles, & leur feroit faire à peu près tout ce qu'il voudroit; mais il n'eſt pas aiſé d'avoir leur eſtime à ce point. Ils ne la donnent qu'au mérite, & à un mérite ſupérieur, dont ils ſont auſſi bons Juges, que ceux, qui parmi nous ſe picquent le plus de l'être. Ils ſe prennent ſurtout par la phyſionomie, & il n'eſt peut-être pas d'Hommes au Monde, qui s'y connoiſſent mieux: c'eſt qu'ils n'ont pour qui que ce ſoit nul de ces égards, qui nous ſéduiſent, & que n'étudiant que la nature, ils la connoiſſent bien. Comme ils ne ſont point Eſclaves de l'ambition & de l'intérêt, & qu'il n'y a guéres que ces deux paſſions, qui ayent affoibli dans nous ce ſentiment de l'humanité, que l'Auteur de la Nature avoit gravé dans nos cœurs, l'inégalité des conditions ne leur eſt pas néceſſaire pour le maintien de la ſociété.

Ainſi, Madame, on ne voit point ici, ou du moins on rencontre rarement de ces eſprits hautains, qui pleins de leur

1721. Août.

grandeur, ou de leur mérite, s'imaginent preſque qu'ils ſont une Eſpéce à part, dédaignent le reſte des Hommes, dont par conſéquent ils n'ont jamais la confiance & l'amour; ne connoiſſent point leurs ſemblables, parce que la jalouſie, qui regne entre les Grands, ne leur permet pas de ſe voir d'aſſez près; ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes, parce qu'ils ne s'étudient jamais, & qu'ils ſe flattent toujours; ne font pas réfléxion que pour avoir entrée dans le cœur des Hommes, il faut en quelque façon s'égaler à eux; de ſorte qu'avec cette prétenduë ſupériorité de lumieres, qu'ils regardent comme une propriété eſſencielle du rang éminent, qu'ils occupent, la plupart croupiſſent dans une ſuperbe & irremédiable ignorance de ce qu'il leur importe le plus de ſçavoir, & ne jouiſſent jamais des véritables douceurs de la vie. Dans ce Pays tous les Hommes ſe croyent également Hommes, & dans l'Homme ce qu'ils eſtiment le plus, c'eſt l'Homme. Nulle diſtinction de naiſſance; nulle prérogative attribuée au rang, qui préjudicie au droit des Particuliers; point de prééminence attachée au mérite, qui inſpire l'orgueil, & qui faſſe trop ſentir aux autres leur infériorité. Il y a peut-être moins de délicateſſe dans les ſentimens, que parmi nous, mais plus de droiture, moins de façons, & de ce qui peut les rendre équivoques; moins de ces retours ſur ſoi-même.

La ſeule Religion peut perfectionner ce que ces Peuples ont de bon, & corriger ce qu'ils ont de mauvais: cela ne leur eſt point particulier, mais ce qu'ils ont de propre, c'eſt qu'ils y apportent moins d'obſtacles, quand ils ont commencé à croire, ce qui ne peut être que l'ouvrage d'une grace ſpéciale. Il eſt encore vrai que pour bien établir l'empire de la Religion ſur eux, il faudroit qu'ils la viſſent pratiquer dans toute ſa pureté, par ceux, qui la profeſſent: ils ſont très-ſuſceptibles du ſcandale, que donnent les mauvais Chrétiens, comme le ſont tous ceux, qui ſont inſtruits pour la premiere fois des principes de la Morale évangélique.

Vous me demanderez, Madame, s'ils ont une Religion? A cela je réponds qu'on ne peut pas dire qu'ils n'en ont point, mais qu'il eſt aſſez difficile de définir celle qu'ils ont. Je vous entretiendrai plus au long ſur cet article au premier loiſir que j'aurai; car quoique je ne ſois pas ici extrémement occupé, je ſuis ſi ſouvent interrompu, qu'à peine puis-je ré-

pondre de deux heures par jour, où je ſois entierement à moi. Cette Lettre, auſſi bien que la plûpart de celles, qui l'ont précédée, vous fera aſſez connoître que je n'écris pas de ſuite. Je me contente préſentement de vous ajoûter, pour achever le portrait des Sauvages, que juſques dans leurs démarches les plus indifférentes, on apperçoit des traces de la Religion primitive, mais qui échapent à ceux, qui ne les étudient pas aſſez, par la raiſon qu'elles ſont encore plus effacées par le défaut d'inſtruction, qu'altérées par le mélange d'un culte ſuperſtitieux, & par des traditions fabuleuſes.

1721. Août.

Je ſuis, &c.

VINT-QUATRIÉME LETTRE.

Des Traditions, & de la Religion des Sauvages du Canada.

Au Fort de la Riviere de S. Joſeph, ce huit Septembre, 1721.

MADAME,

CETTE Lettre ſera bien longue, s'il ne me ſurvient pas quelqu'empêchement imprévû, qui m'oblige de remettre à une autre occaſion à vous entretenir de ce que j'ai pû recueillir touchant la Croyance, les Traditions & la Religion de nos Sauvages.

1721. Septembre.

De l'Origine des Hommes ſelon les Sauvages.

Rien n'eſt plus certain, mais rien n'eſt en même-tems plus obſcur que l'idée, que les Sauvages de ce Continent ont d'un Premier Etre. Tous s'accordent en général à le regarder comme le premier Eſprit, le Maître & le Créateur du Monde, mais quand on les preſſe un peu ſur cet article, pour ſçavoir ce qu'ils entendent par le Premier Eſprit, on ne trouve plus que des imaginations biſarres, des fables ſi mal conçuës, des ſyſtêmes ſi peu digérés, & ſi peu d'uniformité, qu'on n'en peut rien dire de ſuivi. On prétend que les Sioux approchent beaucoup plus que les autres de ce qu'il faut penſer de ce premier Principe, mais le peu de commerce, qu'on a eu juſqu'ici

1721. Septembre.

avec eux, ne m'a point permis de m'inſtruire de leurs Traditions, autant qu'il eût été à déſirer, pour en parler avec quelque ſorte de certitude.

Preſque toutes les Nations Algonquines ont donné le nom de *Grand Liévre* au premier Eſprit, quelques-uns l'appellent *Michabou ;* d'autres, *Atahocan.* La plûpart diſent qu'étant porté ſur les Eaux avec toute ſa Cour, toute compoſée de Quadrupédes comme lui, il forma la Terre d'un grain de ſable, tiré du fond de l'Océan; & les Hommes, des Corps morts des Animaux. Il y en a auſſi, qui parlent d'un Dieu des Eaux, lequel s'oppoſa au deſſein du Grand Liévre, ou refuſa du moins de le favoriſer. Ce Dieu eſt, ſelon les uns, le Grand Tygre, mais il faut obſerver qu'il n'y a point de vrais Tygres en Canada ; ainſi cette tradition pourroit bien venir d'ailleurs. Enfin ils ont un troiſiéme Dieu, nommé *Matcomek*, qu'on invoque pendant l'Hyver, & dont je n'ai rien appris de particulier.

L'*Areskoui* des Hurons, & l'*Agreskoué* des Iroquois eſt dans l'opinion de ces Peuples le Souverain Etre, & le Dieu de la Guerre. Ceux-ci ne donnent point aux Hommes la même origine, que les Algonquins, ils ne remontent pas même juſqu'à la premiere Création. Ils font paroître d'abord ſix Hommes dans le Monde, & quand on leur demande qui les y a placés, ils répondent qu'ils ne le ſçavent pas. Ils ajoûtent qu'un de ces Hommes monta au Ciel, pour y chercher une Femme, nommée *Atahentſic*, avec laquelle il eut commerce, & qui parut bientôt enceinte : que le Maître du Ciel s'en étant apperçu, la précipita du haut de l'Empirée, & qu'elle fut reçuë ſur le dos d'une Tortuë : qu'elle accoucha enſuite de deux Enfans, dont l'un tua l'autre.

Il n'eſt plus queſtion après cela, ni des cinq autres Hommes, ni même du Mari d'Atahentſic, laquelle, ſelon quelques-uns, n'eut qu'une Fille, qui fut Mere de *Tahouitſaron* & de *Jouskeka.* Celui-ci, qui étoit l'aîné, tua ſon Frere, & peu de tems après ſon Ayeule ſe déchargea ſur lui du ſoin de gouverner le Monde. Ils diſent encore qu'Atahentſic eſt la Lune & Jouskeka, le Soleil. Il y a, comme vous voyez, Madame, bien peu de ſuite dans tout ceci ; car le Soleil eſt ſouvent pris pour Areskoui, en tant qu'il eſt le Grand Génie ; mais y a-t'il moins de contradiction dans la Théologie des Egyptiens

1721. Septembre.

Egyptiens & des Grecs, qui ſont les premiers Sages de l'Antiquité Payenne ? C'eſt qu'il eſt de l'eſſence du menſonge de ſe contredire, & de n'avoir aucun principe.

Ce que c'eſt que les Eſprits parmi eux.

Les Dieux des Sauvages ont des corps, & vivent à peu près de la même maniere que nous; mais ſans aucune des incommodités, auſquelles nous ſommes ſujets. Le terme d'*Eſprit* ne ſignifie chez eux qu'un Etre d'une nature plus excellente que les autres. Ils n'en ont point pour exprimer ce qui paſſe la portée de leur intelligence, extrêmement bornée ſur tout ce qui n'eſt pas ſenſible, ou d'un uſage commun. Ils donnent néanmoins à leurs prétendus Eſprits une eſpéce d'immenſité, qui les rend préſens partout, car en quelque lieu, qu'on ſe trouve, on les invoque, on leur parle, on ſuppoſe qu'ils entendent ce qu'on leur dit, & qu'ils agiſſent en conſéquence. A toutes les queſtions, qu'on fait à ces Barbares, pour en ſçavoir davantage, ils répondent que c'eſt là tout ce qu'on leur a appris; il n'y a même que quelques Vieillards initiés aux Myſteres, qui en ſçachent tant.

Selon les Iroquois, la Poſtérité de Jouſqueka ne paſſa point la troiſiéme Génération : il ſurvint un déluge, dont perſonne ne ſe ſauva, & pour repeupler la Terre, il fallut changer les Bêtes en Hommes. Au reſte, Madame, cette notion d'un déluge univerſel eſt aſſez répanduë parmi les Amériquains; mais on ne ſçauroit guéres douter qu'il n'y en ait eu un autre bien plus récent, qui fut particulier à l'Amérique. Je ne finirois point, ſi je voulois m'arrêter à tout ce que les Sauvages débitent ſur le compte de leurs principales Divinités, & ſur l'origine du Monde; mais outre le premier Etre, ou le Grand Eſprit, & les autres Dieux, qui ſe trouvent ſouvent confondus avec lui, il y a une infinité de Génies, ou d'Eſprits ſubalternes, bons & mauvais, qui ont tous leur culte particulier.

Des bons & des mauvais Génies.

Les Iroquois mettent Atahentſic à la tête de Ceux-ci, & font Juſqueka le Chef des Premiers; ils le confondent même quelquefois avec le Dieu, qui chaſſa du Ciel ſon Ayeule, pour s'être laiſſé ſéduire par un Homme. On ne s'adreſſe aux mauvais Génies, que pour les prier de ne point faire de mal; mais on ſuppoſe que les autres ſont commis à la garde des Hommes, & que chacun a le ſien. Dans la Langue Huronne on les nomme *Okkis*, & dans l'Algonquine *Manitous* : on a recours à eux dans les périls, où l'on ſe trouve, dans

1721. Septembre.

les Entrepriſes, que l'on fait, & quand on veut obtenir quelque grace extraordinaire ; il n'eſt rien, qu'on ne croye pouvoir leur demander, quelque déraiſonnable, & quelque contraire même, qu'il ſoit aux bonnes mœurs. Mais on n'eſt pas ſous leur protection en naiſſant, il faut ſçavoir manier l'Arc & la Fléche, pour mériter cette faveur, il faut même bien des préparations pour la recevoir ; c'eſt la plus importante affaire de la vie ; en voici les principales circonſtances.

Diſpoſitions requiſes pour avoir un Génie tutélaire.

On commence par noircir le Viſage de l'Enfant, puis on le fait jeûner pendant huit jours, ſans lui donner quoi que ce ſoit à manger, & il faut que pendant ce tems-là ſon futur Génie tutélaire ſe manifeſte à lui par des Songes. Le cerveau creux d'un pauvre Enfant, qui ne fait que d'entrer dans l'Adoleſcence, ne ſçauroit manquer de lui fournir des Rêves, & tous les matins on a grand ſoin de les lui faire raconter. Souvent néanmoins le Jeûne finit avant le terme marqué, peu d'Enfans ayant la force de le pouſſer ſi loin, mais cela ne fait pas une difficulté ; on connoît ici, comme partout ailleurs, l'uſage commode des Diſpenſes. Le Génie tutélaire eſt toujours la choſe, à quoi l'Enfant a le plus ſouvent rêvé, & dans le vrai cette choſe n'eſt que comme un ſymbole, ou une figure, ſous laquelle l'Eſprit ſe manifeſte ; mais il eſt arrivé à ces Peuples, comme à tous ceux, qui ſe ſont écartés de la Religion primitive, de s'attacher à la figure, & de perdre de vûë la réalité.

Cependant ces ſymboles ne ſignifient rien par eux-mêmes, tantôt c'eſt une tête d'Oiſeau, tantôt le pied d'un Animal, ou un morceau de Bois ; en un mot tout ce qu'il y a de plus commun, & de moins précieux. On les conſerve néanmoins avec autant de ſoin, que les Anciens en apportoient à la conſervation de leurs Dieux Pénates. Il n'eſt même rien dans la Nature, ſi on en croit les Sauvages, qui n'ait ſon Eſprit, mais il y en a de tous les Ordres, & tous n'ont pas la même vertu. Dès qu'ils ne comprennent pas une choſe, ils lui attribuent un Génie ſupérieur, & la maniere de s'exprimer alors, eſt de dire : *C'eſt un Eſprit.* Il en eſt de même à plus forte raiſon des Hommes, ceux qui ont des talens ſinguliers, ou qui font des choſes extraordinaires, ce ſont des Eſprits ; c'eſt-à-dire, ils ont un Génie tutélaire d'un Ordre plus relevé que le Commun.

1721. Septembre.

Quelques-uns, & ſurtout les Jongleurs, tâchent de perſuader à la Multitude, qu'ils ſouffrent des tranſports extatiques ; cette manie a été dans tous les tems, & parmi tous les Peuples, & a enfanté toutes les fauſſes Religions : la vanité, ſi naturelle aux Hommes, n'a point imaginé de reſſorts plus efficaces pour maîtriſer les Simples, la Multitude entraîne à la fin ceux, qui ſe piquent le plus de ſageſſe. Les Impoſteurs Amériquains ne doivent rien aux autres ſur ce point, & ils ſçavent en tirer tout l'avantage, qu'ils prétendent. Les Jongleurs ne manquent jamais de publier que durant leurs prétenduës Extaſes leurs Génies leur donnent de grandes connoiſſances des choſes les plus éloignées, & de l'avenir ; & comme le haſard, ſi on ne veut pas que le Démon s'en mêle, les fait quelquefois deviner, ou conjecturer aſſez juſte, ils acquierent par-là un grand crédit ; on les croit des Génies du premier Ordre.

On change quelquefois de Génie tutélaire, & pourquoi.

Dès qu'on a déclaré à un Enfant ce qu'il doit déſormais regarder comme ſon Génie Protecteur, on l'inſtruit avec ſoin de l'obligation, où il eſt de l'honorer, de ſuivre les avis, qu'il en recevra pendant ſon ſommeil, de mériter ſes faveurs, de mettre en lui toute ſa confiance, & de craindre les effets de ſon courroux, s'il néglige de s'acquitter de ce qu'il lui doit. La Fête ſe termine par un Feſtin, & l'uſage eſt auſſi de faire piquer ſur le corps de l'Enfant, la figure de ſon Okki, ou de ſon Manitou. Il ſemble qu'un engagement ſi ſolemnel, & dont la marque ne peut jamais être effacée, doive être inviolable, il faut néanmoins bien peu de choſes pour le rompre.

Les Sauvages ne conviennent pas volontiers qu'ils ont tort, même avec leurs Dieux, & ne font nulle difficulté de ſe juſtifier à leurs dépens : ainſi à la premiere occaſion de ſe condamner ſoi-même, ou de jetter la faute ſur ſon Génie tutélaire, c'eſt toujours ſur celui-ci, qu'on la jette ; on en cherche un autre ſans façon, & cela ſe fait avec les mêmes précautions, que la premiere fois. Les Femmes ont auſſi leurs Manitous, ou leurs Okkis, mais elles n'y font pas autant d'attention, que les Hommes, peut-être parce qu'elles leur donnent moins d'occupation.

Sacrifices des Sauvages.

On fait à tous ces Eſprits différentes ſortes d'Offrandes, qu'on appellera, ſi l'on veut, des Sacrifices. On jette dans les Rivieres & dans les Lacs du Petun, du Tabac, ou des Oi-

1721. Septembre.

ſeaux, qu'on a égorgés, pour ſe rendre propice le Dieu des Eaux. En l'honneur du Soleil, & quelquefois même des Eſprits ſubalternes, on met dans le feu de toutes les choſes, dont on fait uſage, & qu'on reconnoît tenir d'eux. C'eſt quelquefois par reconnoiſſance, mais plus ſouvent par intérêt; la reconnoiſſance même eſt intéreſſée, car ces Peuples ne connoiſſent point les ſentimens du cœur envers leurs Divinités. On remarque auſſi en quelques occaſions des eſpeces de Libations, & tout cela eſt accompagné d'Invocations en termes Myſtérieux, que les Sauvages n'ont jamais pû expliquer aux Européens; ſoit que dans le fond ils ne ſignifient rien, ſoit que le ſens n'en ait pas été tranſmis par la Tradition avec les paroles; peut-être auſſi nous en font-ils Myſtere.

On voit encore des Colliers de Porcelaine, du Tabac, des Epis de Maïz, des Peaux, & des Animaux tous entiers, ſurtout des Chiens, ſur les bords des Chemins difficiles, ou dangereux, ſur des Rochers, ou à côté des Rapides; & ce ſont autant d'Offrandes, qu'on a faites aux Eſprits, qui préſident en ces Lieux; j'ai dit que le Chien eſt la Victime la plus ordinaire, qu'on leur immole; on les ſuſpend quelquefois tout vivans à un Arbre par les Pattes de derriere, & on les y laiſſe mourir enragés. Le Feſtin de Guerre, qui ſe fait toujours de Chiens, peut bien auſſi paſſer pour un Sacrifice. Enfin on rend à peu près les mêmes honneurs aux Eſprits malfaiſans, qu'à ceux, qui paſſent pour propices, quand on a quelque choſe à craindre de leur malice.

Des Jeûnes.

Ainſi, Madame, parmi ces Peuples, qu'on a prétendu n'avoir aucune idée de Religion, ni de Divinité, preſque tout paroît l'objet d'un Culte Religieux, ou du moins y avoir quelque rapport. Quelques-uns ſe ſont imaginé que leurs Jeûnes n'avoient point d'autre but, que de les accoûtumer à ſupporter la faim, & je conviens que ce motif y pourroit bien entrer pour quelque choſe; mais toutes les circonſtances, dont ils ſont accompagnés, ne laiſſent aucun lieu de douter que la Religion n'y ait la principale part; n'y eût-il que cette attention, dont j'ai parlé, à obſerver les ſonges pendant ce tems-là; car il eſt certain que ces ſonges ſont regardés comme de véritables oracles, & des avertiſſemens du Ciel.

Des Vœux.

Il eſt encore moins douteux que les vœux ſont parmi ces Peuples de purs actes de Religion, & l'uſage en eſt abſolu-

ment le même, que parmi nous. Par exemple, lorſqu'ils ſe voyent ſans vivres, comme il arrive ſouvent dans les voyages & pendant les Chaſſes, ils promettent à leurs Génies de donner en leur honneur une portion de la premiere Bête, qu'ils tuëront, à un de leurs Chefs, & de ne point manger, qu'ils ne ſe ſoient acquittés de leur promeſſe. Si la choſe devient impoſſible, parce que le Chef eſt trop éloigné, ils brûlent ce qui lui étoit deſtiné, & en font une eſpéce de ſacrifice. 1721. Septembre.

Autrefois les Sauvages voiſins de l'Acadie avoient dans leur Pays ſur le bord de la Mer un Arbre extrémement vieux, dont ils racontoient bien des merveilles, & qu'on voyoit toujours chargé d'offrandes. La Mer ayant découvert toute ſa racine, il ſe ſoûtint encore lontems preſqu'en l'air contre la violence des vents & des flots, ce qui confirma ces Sauvages dans la penſée qu'il étoit le ſiége de quelque grand Eſprit : ſa chute ne fut pas même capable de les détromper, & tant qu'il en parut quelque bout de branches hors de l'eau, on lui rendit les mêmes honneurs, qu'avoit reçûs tout l'Arbre, lorſqu'il étoit ſur pied.

Rapports des Sauvages avec les Hébreux.

La plûpart des feſtins, des danſes & des chanſons me paroiſſent avoir auſſi leur origine dans la Religion, & en conſerver encore diverſes traces ; mais il faut avoir de bons yeux, ou plutôt une imagination bien vive pour y appercevoir tout ce que certains Voyageurs prétendent y avoir découvert. J'en ai rencontré, qui ne pouvant s'ôter de l'eſprit que nos Sauvages ſont deſcendus des Hebreux, trouvoient partout des rapports entre ces Barbares & le Peuple de Dieu. Il y en a véritablement quelques-uns, comme de ne point ſe ſervir de couteaux dans de certains repas, & de ne point briſer les Os des Bêtes, qu'on y mange ; telle eſt encore la ſéparation des Femmes dans le tems de leurs infirmités ordinaires ; on leur a même, dit-on, entendu, ou cru entendre prononcer le mot *Alleluya* dans quelques-unes de leurs chanſons : mais à qui perſuadera-t'on, que quand ils ſe percent les oreilles & les narines, ils le font en vertu de la loi de la Circonciſion ? D'ailleurs ne ſçait-on pas que l'uſage de la Circonciſion eſt plus ancien que la loi, qui en fut faite pour Abraham & pour ſa Poſtérité ? Le feſtin, qui ſe fait au retour de la Chaſſe, & dont il ne faut rien laiſſer, a encore été pris pour un eſpéce d'holo-

1721. Septembre.

cauſte, ou pour un reſte de la Pâque des Iſraëlites, d'autant plus, dit-on, que quand quelqu'un ne ſçauroit venir à bout de ſa portion, il peut ſe faire aider par ſes voiſins, comme il ſe pratiquoit parmi le Peuple de Dieu, quand une Famille ne ſuffiſoit pas pour manger l'Agneau Paſchal tout entier.

Leurs Prêtres.

Un ancien Miſſionnaire (*a*), qui a beaucoup vécu avec les Outaouais, a écrit que parmi ces Sauvages un Vieillard fait l'office de Prêtre dans les Feſtins, dont je viens de parler, qu'il commence par remercier les Eſprits du ſuccès de la Chaſſe; qu'enſuite un autre prend un pain de Petun, le rompt en deux, & le jette dans le feu. Ce qui eſt certain, c'eſt que ceux, qui les ont cités en preuve de la poſſibilité de l'Atheiſme proprement dit, ne les connoiſſoient pas. Il eſt vrai qu'ils ne raiſonnent jamais ſur la Religion, & que leur extrême indolence ſur ce point a toujours été le plus grand obſtacle, qu'on ait rencontré à leur converſion au Chriſtianiſme, mais pour peu qu'on les pratique, on auroit tort d'en conclure qu'ils n'ont point d'idée de Dieu. L'indolence eſt leur caractere dominant; elle paroît juſques dans les affaires, qui les intéreſſent le plus, mais malgré ce défaut, malgré même cet eſprit d'indépendance, dans lequel ils ſont élevés, nul Peuple au monde n'eſt plus dépendant des idées confuſes, qui leur ſont reſtées de la Divinité, juſques-là qu'ils n'attribuent rien au haſard, & qu'ils tirent de tout des préſages, qui ſelon eux ſont, comme je l'ai déja remarqué, des avertiſſemens du Ciel.

Veſtales Sauvages.

J'ai lu dans quelques Mémoires que pluſieurs Nations de ce Continent ont eu autrefois des Filles, qui vivoient ſéparées de tout commerce avec les Hommes, & ne ſe marioient jamais. Je ne puis ni garantir, ni contredire ce fait. La Virginité eſt par elle-même un état ſi parfait, qu'on ne doit pas être ſurpris qu'elle ait été reſpectée dans tous les Pays du Monde; mais nos plus anciens Miſſionnaires n'ont point parlé, que je ſçache, de ces Veſtales, quoique pluſieurs conviennent de l'eſtime, qu'on faiſoit du Célibat dans quelques Contrées. Je trouve même que parmi les Hurons & les Iroquois on voyoit, il n'y a pas encore lontems, des Solitaires, qui gardoient la continence, & l'on montre certaines Plantes fort ſalutaires, qui n'ont point de vertu, diſent les Sauvages, ſi elles ne ſont employées par des mains vierges.

(*a*) Le Pere Claude ALLOUEZ, Jéſuite.

1721. Septembre.

La Croyance la mieux établie parmi nos Amériquains, eſt celle de l'immortalité de l'Ame. Ils ne la croyent pourtant pas purement ſpirituelle, non plus que leurs Génies, & il eſt vrai de dire qu'ils ne ſçauroient bien définir ni les uns, ni les autres. Quand on leur demande ce qu'ils penſent de leurs Ames, ils répondent, qu'elles ſont comme les ombres & les images animées du corps, & c'eſt par une ſuite de ce principe, qu'ils croyent que tout eſt animé dans l'Univers. Ainſi c'eſt uniquement par tradition, qu'ils tiennent que nos Ames ne meurent point. Dans les differentes expreſſions, qu'ils employent pour s'expliquer ſur ce ſujet, ils confondent ſouvent l'Ame avec ſes facultés, & les facultés avec leurs opérations, quoiqu'ils ſçachent fort bien en faire la diſtinction, quand ils veulent parler exactement.

Ce qu'ils penſent de l'immortalité de l'Ame.

Ils diſent auſſi que l'Ame ſéparée du corps conſerve les mêmes inclinations, qu'elle avoit auparavant, & c'eſt la raiſon pourquoi ils enterrent avec les Morts tout ce qui étoit à leur uſage. Ils ſont même perſuadés qu'elle demeure auprès du Cadavre juſqu'à la Fête des Morts, dont je vous parlerai bientôt; qu'enſuite elle va dans le Pays des Ames, où, ſelon quelques-uns, elle eſt transformée en Tourterelle.

Leur idée ſur ce qu'elle devient, quand elle eſt ſéparée du corps.

D'autres reconnoiſſent dans tous les Hommes deux Ames; ils attribuent à l'une tout ce que je viens de dire, ils prétendent que l'autre ne quitte jamais le corps, ſi ce n'eſt pour paſſer dans un autre; ce qui n'arrive pourtant gueres, diſent-ils, qu'aux Ames des Enfans, leſquelles ayant peu joui de la vie, obtiennent d'en recommencer une nouvelle. C'eſt pour cela qu'ils enterrent les Enfans le long des grands Chemins, afin que les Femmes puiſſent en paſſant recueillir leurs Ames. Or ces Ames, qui tiennent ſi fidele compagnie à leurs corps, il faut les nourrir, & c'eſt pour ſatisfaire à ce devoir, qu'on porte ſur les Tombes de quoi manger; mais cela dure peu, & il faut que ces Ames s'accoûtument avec le tems à jeûner. On a quelquefois aſſez de peine à faire ſubſiſter les Vivans, ſans ſe charger encore de fournir à la nourriture des Morts.

Pourquoi on porte à manger ſur les Tombeaux.

Mais une choſe, ſur laquelle ces Peuples ne ſe relâchent jamais, en quelqu'extrémité qu'ils ſe trouvent, c'eſt qu'au lieu que parmi nous la dépouille des Morts enrichit les Vivans, chez eux non-ſeulement on emporte dans le tombeau tout ce qu'on poſſedoit, mais on y reçoit encore des préſens

Préſens, qu'on fait aux Morts.

1721. Septembre.

de ſes Parens & de ſes Amis. Auſſi ont-ils été extrémement ſcandaliſés, quand ils ont vû les François ouvrir les ſépulcres, pour en tirer les Robes de Caſtor, dont on avoit revêtu les Défunts. Les tombeaux ſont tellement ſacrés dans ce Pays, que les profaner, c'eſt la plus grande hoſtilité, qu'on puiſſe commettre contre une Nation, & la plus grande marque qu'on ne veut plus rien ménager avec elle.

Du Pays des Ames.

J'ai dit que les Ames, lorſque le tems eſt venu qu'elles doivent ſe ſéparer pour toujours de leurs corps, vont dans une Région, qui eſt deſtinée pour être leur demeure éternelle. Cette Région, diſent les Sauvages, eſt fort éloignée vers l'Occident, & les Ames mettent pluſieurs mois à s'y rendre. Elles ont même de grandes difficultés à ſurmonter, & elles courent de grands riſques, avant que d'y arriver. On parle ſurtout d'un Fleuve, qu'elles ont à paſſer, & ſur lequel pluſieurs font naufrage; d'un Chien, dont elles ont beaucoup de peine à ſe deffendre; d'un lieu de ſouffrances, où elles expient leurs fautes; d'un autre, où ſont tourmentées les Ames des Priſonniers de guerre, qui ont été brûlés, & où elles ſe rendent le plus tard qu'elles peuvent.

Cette idée eſt cauſe qu'après la mort de ces Malheureux, dans la crainte que leurs Ames ne demeurent autour des Cabannes, pour ſe venger des tourmens, qu'on leur a fait ſouffrir, on a grand ſoin de viſiter partout, & de donner ſans ceſſe des coups de baguette, en pouſſant des cris affreux, pour obliger ces Ames à s'éloigner. Les Iroquois diſent qu'Atahentſic fait ſon ſéjour ordinaire dans ce Tartare, & qu'elle y eſt uniquement occupée à tromper les Ames, pour les perdre, mais que Juskeka n'omet rien pour les prémunir contre les mauvais deſſeins de ſon Ayeule. Parmi les récits fabuleux, qu'on fait de ce qui ſe paſſe dans ces Enfers, ſi reſſemblans à ceux d'Homere & de Virgile, il y en a un, qui paroît copié d'après l'aventure d'Orphée & d'Eurydice; il n'y a preſque rien à y changer que les noms.

Comment ils prétendent mériter d'être éternellement heureux.

Au reſte, Madame, le bonheur, dont les Sauvages ſe flattent de jouir dans leur prétendu Eliſée, ils ne le regardent pas préciſément comme la récompenſe de la Vertu: avoir été bon Chaſſeur, brave à la Guerre, heureux dans toutes ſes Entrepriſes, avoir tué & brûlé un grand nombre d'Ennemis, ce ſont-là les ſeuls titres, qui donnent droit à leur Paradis, dont

dont toute la félicité conſiſte à y trouver une Chaſſe & une Pêche, qui ne manquent jamais, un Printems éternel, une grande abondance de toutes choſes, ſans être obligé de travailler, & tous les plaiſirs des ſens. C'eſt auſſi là tout ce qu'ils demandent à leurs Dieux pendant la vie. Toutes leurs Chanſons, qui ſont originairement leurs Prieres, ne roulent que ſur les biens préſens, il n'y eſt jamais queſtion, non plus que dans leurs Vœux, de la vie future; ils ſe croyent aſſûré d'être heureux dans l'autre monde, à proportion de ce qu'ils l'auront été dans celui-ci. 1721. Septembre.

Des Ames des Bêtes.

Les Ames des Bêtes ont auſſi leur place dans les Enfers, car, ſelon les Sauvages, elles ne ſont pas moins immortelles que les nôtres; ils leur reconnoiſſent même une ſorte de raiſon, & non ſeulement chaque eſpece, mais chaque Animal, ſi on les en croit, a auſſi ſon Génie conſervateur. En un mot ils ne mettent de différence entre nous & les Brutes, que du plus au moins. L'Homme, diſent-ils, eſt le Roy des Animaux, qui tous ont les mêmes attributs, mais l'Homme les poſſéde dans un dégré fort ſupérieur. Ils tiennent encore que dans les Enfers il y a des modéles d'Ames de toutes les eſpéces, mais ils s'embarraſſent peu de développer cette idée, & en général toutes celles, qui ſont de pure ſpéculation, ne les occupent pas beaucoup: les plus ſages Philoſophes de l'Antiquité payenne, qui ſe ſont tant tourmentés pour les éclaircir, ont-ils beaucoup plus avancé qu'eux? On ne peut marcher ſûrement dans ces obſcurités, qu'avec le flambeau de la Foi.

De la nature des Songes ſelon les Sauvages.

Il n'y a rien, ſur quoi ces Barbares ayent porté plus loin la ſuperſtition, & l'extravagance, que ce qui regarde les Songes; mais ils varient beaucoup dans la maniere, dont ils expliquent leurs penſées ſur cela. Tantôt c'eſt l'Ame raiſonnable, qui ſe promene, tandis que l'Ame ſenſitive continue d'animer le corps. Tantôt c'eſt le Génie familier, qui donne des avis ſalutaires ſur ce qui doit arriver: tantôt c'eſt une viſite, qu'on reçoit de l'Ame de l'Objet, auquel on rêve; mais de quelque façon, que l'on conçoive le Songe, il eſt toujours regardé comme une choſe ſacrée, & comme le moyen le plus ordinaire, dont les Dieux ſe ſervent pour faire connoître aux Hommes leurs volontés.

Prévenus de cette idée, ils ne peuvent comprendre que nous n'en faſſions aucun cas. Le plus ſouvent ils les regardent

1721. Septembre.

comme des déſirs de l'Ame inſpirée par quelqu'Eſprit, ou un ordre de ſa part; & en conſéquence de ce principe ils ſe font un devoir de Religion d'y déférer; un Sauvage ayant rêvé qu'on lui coupoit un doit, il ſe le fit réellement couper à ſon réveil, après s'être préparé à cette importante action par un feſtin. Un autre s'étant vû en ſonge Priſonnier entre les mains de ſes Ennemis, fut fort embarraſſé; il conſulta les Jongleurs, & par leur conſeil il ſe fit lier à un poteau, & brûler en pluſieurs parties du corps.

Il y a des Songes heureux, & il y en a de funeſtes. Par exemple, réver qu'on voit beaucoup d'Elans, c'eſt, dit-on, ſigne de vie: ſi l'on a vû des Ours, c'eſt ſigne qu'on mourra bientôt. J'ai déja dit qu'il en faut excepter les tems, où l'on ſe prépare à la Chaſſe de ces Animaux. Mais pour vous faire voir, Madame, juſqu'où ces Barbares portent l'extravagance au ſujet des Songes, je vais vous raconter un fait atteſté par deux témoins irréprochables, & qui ont vû la choſe de leurs propres yeux.

Hiſtoire à ce ſujet.

Deux Miſſionnaires voyageoient avec des Sauvages, & une nuit, que tous leurs Conducteurs dormoient profondément, un d'eux s'éveilla en ſurſault tout hors d'haleine, palpitant, faiſant effort pour crier, & ſe débattant, comme s'il eût été agité de quelque Démon. Au bruit, qu'il fit, tout le Monde fut bientôt ſur pied: on crut d'abord que cet Homme étoit tombé dans un accès de phrénéſie; on le ſaiſit, & on mit tout en uſage pour le calmer; mais ce fut inutilement: ſes fureurs croiſſoient toujours, & comme on ne pouvoit plus l'arrêter, on cacha toutes les armes, de peur de quelque accident. Quelques-uns s'aviſerent enſuite de lui préparer un breuvage avec de certaines herbes d'une grande vertu; mais lorſqu'on y penſoit le moins, le prétendu Malade ſauta dans la Riviere.

On l'en retira ſur le champ, & il avoua qu'il avoit froid, cependant il ne voulut pas approcher d'un bon feu, qu'on avoit allumé dans l'inſtant: il s'aſſit au pied d'un Arbre, & comme il paroiſſoit plus tranquille, on lui apporta le bouillon, qu'on lui avoit préparé. C'eſt à cet Enfant, dit-il, qu'il faut le donner, & ce qu'il appelloit un Enfant, étoit une Peau d'Ours, qu'on avoit remplie de pailles: on lui obéit, & l'on verſa tout le bouillon dans la Gueule de l'Animal. On

lui demanda alors quel étoit ſon mal? J'ai révé, répondit-il, qu'un Huart m'étoit entré dans l'eſtomach. On ſe mit à rire, mais il falloit guérir ſon imagination bleſſée, & voici la maniere, dont on s'y prit. 1721. Septembre.

Tous ſe mirent à contrefaire les inſenſés, & à crier de toutes leurs forces qu'ils avoient auſſi un Animal dans l'eſtomach, mais ils ajoûterent qu'ils n'étoient pas d'humeur de ſe jetter dans la Riviere, par le froid qu'il faiſoit, pour l'en déloger; qu'ils aimoient mieux ſe faire ſuer. Notre Hypocondre trouva l'avis fort bon; on dreſſa ſur le champ une Etuve, & tous y entrerent en criant à pleine tête, enſuite chacun ſe mit à contrefaire l'Animal, dont il feignoit avoir l'eſtomach chargé, qui une Oye, qui un Canard, qui une Outarde, qui une Grenouille: le Réveur contrefit auſſi ſon Huart. Le plaiſant eſt que tous les autres battoient la meſure, en frappant ſur lui de toutes leurs forces, à deſſein de le laſſer & de l'endormir. Pour tout autre, que pour un Sauvage, il y avoit de quoi le mettre en un état à ne pouvoir fermer l'œil de pluſieurs jours; toutefois ils vinrent à bout de ce qu'ils vouloient. Le Malade dormit lontems, & à ſon réveil il ſe trouva guéri; ne ſe ſentant, ni de la ſueur, qui auroit dû l'épuiſer, ni des coups, dont il avoit le corps meurtri, & ayant perdu juſqu'au ſouvenir d'un ſonge, qui lui avoit tant coûté.

Maniere, dont on ſe débarraſſe d'un réve, quand il en coûte trop pour y ſatisfaire.

Mais ce n'eſt pas ſeulement celui, qui a révé, qui doit ſatisfaire aux obligations, qu'il s'imagine lui être impoſées par ſon ſonge: ce ſeroit un crime pour tous ceux, à qui il s'adreſſe, que de lui refuſer ce qu'il a déſiré en révant, & vous jugez bien, Madame, que cela peut tirer à conſéquence. Mais comme les Sauvages ne ſont point intéreſſés, ils abuſent beaucoup moins de ce principe, qu'on ne feroit ailleurs; & puis chacun peut avoir ſon tour. Si la choſe déſirée eſt de nature à ne pouvoir être fournie par un Particulier, le Public s'en charge; fallut-il l'aller chercher à cinq cens lieuës, il la faut trouver à quelque prix que ce ſoit, & on ne ſçauroit dire avec quel ſoin on la conſerve, quand on eſt venu à bout de l'avoir. Si c'eſt une choſe inanimée, on eſt plus tranquille, mais ſi c'eſt un Animal, ſa mort cauſe des inquiétudes étonnantes.

L'affaire eſt plus ſérieuſe encore, ſi quelqu'un s'aviſe de réver qu'il caſſe la tête à un autre, car il la lui caſſe en effet, s'il le peut: mais malheur à lui, ſi quelqu'autre s'aviſe à ſon tour

1721. Septembre. de ſonger qu'il venge le Mort. D'ailleurs avec un peu de préſence d'eſprit, on ſe tire aiſément d'embarras ; il ne faut que ſçavoir oppoſer ſur le champ à un tel rêve un autre ſonge, qui » le contrediſe. » Je vois bien, dit alors le premier Réveur, » que ton Eſprit eſt plus fort que le mien, ainſi n'en parlons » plus «. Tous ne ſont pourtant pas ſi faciles à démonter ; mais il en eſt peu, qu'on ne contente, ou dont on n'appaiſe le Génie par quelque préſent.

De la Fête des Songes. Je ne ſçai pas, ſi la Religion a jamais eu part à ce que l'on appelle communément *la Fête des Songes*, & de ce que les Iroquois & quelques autres ont beaucoup mieux nommé *le renverſement de la Cervelle*. C'eſt une eſpéce de Bacchanale, qui dure ordinairement quinze jours, & ſe célébre ſur la fin de l'Hyver. Il n'eſt point de folie, qu'on ne faſſe alors ; & chacun court de Cabanne en Cabanne, déguiſé en mille manieres, toutes ridicules : on briſe, & on renverſe tout, & perſonne n'oſe s'y oppoſer. Quiconque ne veut pas ſe trouver dans une telle confuſion, ni être expoſé à toutes les avanies, qu'il y faut eſſuyer, doit s'abſenter. Dès qu'on rencontre quelqu'un, on lui donne ſon rêve à deviner, & s'il le devine, c'eſt à ſes dépens, il faut qu'il donne la choſe, à quoi l'on a rêvé. A la fin on rend tout, on fait un grand feſtin, & l'on ne penſe plus qu'à réparer les triſtes effets de la Maſcarade, ce qui le plus ſouvent n'eſt pas une petite affaire : car c'eſt encore là une de ces occaſions, qu'on attend ſans rien dire, pour bien frotter ceux, dont on croit avoir reçû quelque offenſe : mais la Fête finie, il faut tout oublier.

Deſcription d'une de ces Fêtes. Je trouve la deſcription d'une de ces Fêtes dans le Journal d'un Miſſionnaire (*a*), qui en fut bien malgré lui le ſpectateur à Onnontagué. La voici. Elle fut proclamée le 22e de Février, & ce furent les Anciens, qui firent la proclamation avec le même ſérieux, que s'il eût été queſtion d'une affaire d'Etat. A peine furent-ils rentrés chez eux, qu'on vit partir de la main Hommes, Femmes, Enfans, preſque tout nuds, quoiqu'il fît un froid intolérable. Ils entrerent d'abord dans toutes les Cabannes, puis ils furent quelque tems à errer de tous côtés, ſans ſçavoir où ils alloient, ni ce qu'ils vouloient : on les eut pris pour des Perſonnes yvres, ou pour des furieux, qu'un tranſport avoit mis hors d'eux-mêmes.

(*a*) Le Pere Claude DABLON.

Pluſieurs bornerent là leur folie, & ne parurent plus. Les autres voulurent uſer du privilége de la Fête, pendant Laquelle on eſt réputé hors de ſens, par conſéquent n'être point reſponſable de ce qu'on fait, & venger ſes querelles particulieres. Ils ne s'épargnerent aſſûrement pas. Aux uns ils jettoient de l'eau à pleine cuvée, & cette eau, qui ſe glaçoit d'abord, étoit capable de tranſir de froid ceux, qui la recevoient. Ils couvroient les autres de cendres chaudes, ou de toutes ſortes d'immondices; quelques-uns prenoient des tiſons, ou des charbons allumés, & les lançoient à la tête du premier, qu'ils rencontroient; d'autres briſoient tout dans les Cabannes, ſe ruoient ſur ceux, à qui ils en vouloient, & les chargeoient de coups. Il falloit, pour ſe délivrer de cette perſécution, deviner des ſonges, où ſouvent l'on ne concevoit rien. 1721. Septembre.

Le Miſſionnaire & ſon Compagnon furent ſouvent ſur le point d'être plus que témoins de ces extravagances: un de ces Phrénetiques entra dans une Cabanne, où il les avoit vû ſe réfugier dès le commencement. Heureuſement pour eux, ils venoient d'en ſortir; car il y avoit tout lieu de croire que ce Furieux vouloit leur faire un mauvais parti. Déconcerté par leur fuite, il s'écria qu'il vouloit qu'on devinât ſon ſonge, & qu'on y ſatisfît ſur l'heure: comme on tardoit trop, il dit: je tuë un François; auſſitôt le Maître de la Cabanne jetta un habit François, que ce furieux perça de pluſieurs coups.

Alors celui, qui le lui avoit jetté, entrant à ſon tour en fureur, dit qu'il vouloit venger le François, & qu'il alloit réduire en cendres tout le Village: il commença en effet par mettre le feu à ſa propre Cabanne, où cette ſcene s'étoit paſſée, & tout le monde en étant ſorti, il s'y enferma. Le feu, qu'il avoit allumé en pluſieurs endroits, ne paroiſſoit point encore au dehors, quand un des Miſſionnaires ſe préſenta pour y entrer: on lui dit ce qui venoit d'arriver, & il craignit que ſon Hôte ne fût plus le maître d'en ſortir, quand il le voudroit; il enfonça la porte, ſaiſit le Sauvage, le mit dehors, éteignit le feu, & s'enferma dans la Cabanne. Son Hôte cependant couroit tout le Village en criant qu'il vouloit tout brûler: on lui jetta un Chien, dans l'eſpérance qu'il aſſouviroit ſa rage ſur cet Animal, il dit que ce n'étoit pas aſſez,

1721. Septembre. pour réparer l'affront, qu'on lui avoit fait, en tuant un François dans ſa Cabanne : on lui jetta un ſecond Chien, il le mit en piéces, & dans le moment toute ſa fureur ſe calma.

Cet Homme avoit un Frere, qui voulut auſſi jouer ſon rôle. Il s'habilla à peu près, comme on repréſente les Satyres, ſe couvrant de feuilles de Maïz depuis la tête juſqu'aux pieds : il fit équipper deux Femmes en vraies Mégeres, la face noircie, les cheveux épars, une Peau de Loup ſur le corps, & un pieu à la main. Ainſi eſcorté il va dans toutes les Cabannes, criant & hurlant de toute ſa force ; il grimpe ſur le toit, y fait mille tours avec autant de ſoupleſſe, qu'auroit pû faire le plus habile Danſeur de Cordes, puis il jette des cris épouvantables, comme s'il étoit arrivé quelque grand malheur ; enſuite il deſcend, marche gravement précédé de ſes deux Bacchantes, qui furieuſes à leur tour, renverſent avec leurs pieux tout ce qui ſe rencontre ſur leur paſſage. Elles étoient à peine délivrées de cette manie, ou laſſes de faire leur perſonnage, qu'une autre Femme prit leur place, entra dans la Cabanne, où étoient les deux Jéſuites, & armée d'une Arquebuſe, qu'elle venoit de gagner en faiſant deviner ſon rêve, elle chanta la guerre, & fit contre elle-même mille imprécations, ſi elle ne ramenoit pas des Priſonniers.

Un Guerrier ſuivit de près cette Amazone, l'Arc & une Fleche d'une main, & de l'autre une Bayonnette. Après qu'il ſe fut bien égoſillé à crier, il ſe jetta tout à coup ſur une Femme, qui ne penſoit à rien, lui porta ſa Bayonnette à la gorge, la prit par les cheveux, lui en coupa une poignée, & ſe retira. Un Jongleur parut enſuite, ayant à la main un bâton orné de plumes, par le moyen duquel il ſe vantoit de deviner les choſes les plus cachées. Un Sauvage l'accompagnoit portant un vaſe rempli de je ne ſçai quelle liqueur, dont il lui donnoit de tems en tems à boire ; le Charlatan ne l'avoit pas plutôt à la bouche, qu'il la rejettoit, en ſouflant ſur ſes mains & ſur ſon bâton, & à chaque fois il devinoit toutes les énigmes, qu'on lui propoſoit.

Deux Femmes vinrent après, & firent entendre qu'elles avoient des déſirs ; l'une étendit d'abord une Natte, on devina qu'elle demandoit du Poiſſon, & on lui en donna. L'autre avoit un Hoyau à la main, on comprit qu'elle vouloit avoir un Champ pour le cultiver ; on la mena hors du Village, &

on la mit à même. Un Chef avoit rêvé, diſoit-il, qu'il voyoit deux Cœurs humains; on ne pût expliquer ſon Songe, & cela mit tout le Monde en grande peine. Il fit bien du bruit, on prolongea même la Fête d'un jour; tout fut inutile, & il fallut qu'il ſe tranquillisât. Tantôt on voyoit des Troupes de Gens armés, qui faiſoient mine de vouloir ſe battre; tantôt des Bandes de Baladins, qui jouoient toutes ſortes de Farces. Cette manie dura quatre jours, & il parut que c'étoit par conſidération pour les deux Jéſuites, qu'on en avoit ainſi abregé le tems; mais on y fit bien autant de déſordres, qu'on avoit accoûtumé d'en faire en quinze. On eut cependant encore cet égard pour les Miſſionnaires, qu'on ne les troubla point dans leurs fonctions, & qu'on n'empêcha point les Chrétiens de s'acquiter de leurs devoirs de Religion. Mais en voila aſſez ſur cet article; je ferme ma Lettre pour la donner à un Voyageur, qui retourne dans la Colonie, en vous aſsûrant que je ſuis, &c. 1721. Septembre.

VINT-CINQUIÉME LETTRE.

Suite des Traditions des Sauvages.

Au Fort de la Riviere de S. Joſeph, ce 14 Sept. 1721.

MADAME,

IL y a trois jours que je partis d'ici pour me rendre à Chicagou, en côtoyant la Rive Méridionale du Lac Michigan; mais nous trouvâmes ce Lac ſi fort en fureur, que nous prîmes le parti de revenir ici, & de choiſir une autre Route pour gagner la Louyſiane. Notre départ eſt fixé au ſeize, & je vais profiter de ces deux jours de retardement pour reprendre mon Récit ſur les Uſages & les Traditions de nos Amériquains.

Les Sauvages, dans ce que je vous ai dit dans ma derniere Lettre, ne reconnoiſſent que l'opération des Bons Génies; les ſeuls Sorciers, & ceux, qui uſent de maléfices, paſſent

Des mauvais Génies, & des Sorciers.

1721. Septembre.

pour être en commerce avec les Mauvais, & ce ſont ſurtout les Femmes, qui exercent ce déteſtable métier. Les Jongleurs de profeſſion, non ſeulement ne s'en mêlent pas, au moins ouvertement, mais ils font une étude particuliere pour ſçavoir découvrir les Sorts, & en empêcher les pernicieux effets. Dans le fond, il n'y a gueres dans tout ce qu'on m'a raconté ſur cela, que de la charlatanerie ; ce ſont des Serpens, dont on exprime le venin ; des Herbes cueillies en certains tems, & en prononçant de certaines paroles ; des Animaux, qu'on égorge, & dont on jette quelques parties dans le feu.

Chez les Illinois & dans quelques autres Nations, on fait de petits Marmouzets pour repréſenter ceux, dont on veut abréger les jours, & qu'on perce au cœur. D'autre fois on prend une Pierre, & par le moyen de quelques invocations on prétend en former une ſemblable dans le cœur de ſon Ennemi. Je ſuis perſuadé que cela réuſſit rarement, ſi le Diable ne s'en mêle pas ; toutefois on appréhende tellement les Magiciens, que le moindre ſoupçon ſuffit pour mettre en pieces quiconque eſt tant ſoit peu ſoupçonné de l'être. Mais quoique cette Profeſſion ſoit ſi dangereuſe, il ſe trouve partout des Gens, qui n'en ont point d'autre. Il eſt même vrai que les plus ſenſés & les moins crédules de ceux, qui ont le plus pratiqué les Sauvages, conviennent qu'il y a quelquefois du réel dans leur Magie.

Ces Infideles, Madame, ſeroient-ils les ſeuls, en qui on n'auroit pas reconnu l'opération du Démon ? Et quel autre Maître que cet Eſprit mal-faiſant, *& homicide dès le commencement du Monde* (*a*), auroit appris à tant de Peuples, qui n'ont jamais eu de commerce les uns avec les autres, un art, que nous ne ſçaurions regarder comme abſolument frivole, ſans contredire les Divines Ecritures ? Il faut donc avouer que les Puiſſances Infernales ont quelques Suppôts ſur la Terre, mais que Dieu a mis des bornes très-étroites à leur malignité, & ne permet quelquefois qu'on reſſente les effets du pouvoir, qu'il a jugé à propos de leur laiſſer, que pour ſervir tantôt ſa Juſtice, & tantôt ſa miſéricorde.

Des Jongleurs.

Il faut dire à peu près la même choſe des Jongleurs du Canada, qui font profeſſion de n'avoir de commerce qu'avec ce

(*a*) *Joan.* 8. 44.

qu'ils

qu'ils appellent Génies bienfaiſans, & qui ſe vantent de connoître par leurs moyens ce qui ſe paſſe dans les Pays les plus éloignés, ou ce qui doit arriver dans les tems les plus reculés; de découvrir la ſource & la nature des Maladies les plus cachées, & d'avoir le ſecret de les guérir; de diſcerner dans les Affaires les plus embroüillées le parti, qu'il faut prendre; d'expliquer les Songes les plus obſcurs; de faire réuſſir les Négociations les plus difficiles; de rendre les Dieux propices aux Guerriers & aux Chaſſeurs. Ces prétendus bons Génies ſont, comme tous les Dieux du Paganiſme, de véritables Démons, leſquels reçoivent des hommages, qui ne ſont dûs qu'au ſeul vrai Dieu, & dont les Preſtiges ſont encore plus dangereux que ceux des mauvais Génies, parce qu'ils contribuent davantage à retenir leurs Adorateurs dans leur aveuglement. 1721. Septembre.

Il eſt hors de doute que parmi leurs Suppôts, les plus hardis ſont les plus reſpectés, & qu'avec un peu de manége ils perſuadent aiſément des Peuples élevés dans la Superſtition. Quoiqu'on ait vû naître ces Impoſteurs, s'il leur prend envie de ſe donner une naiſſance ſurnaturelle, ils trouvent des Gens, qui les en croyent ſur leur parole, comme s'ils les avoient vû deſcendre du Ciel, & qui prennent pour une eſpece d'enchantement & d'illuſion de les avoir cru d'abord nés comme les autres Hommes; leurs artifices ſont néanmoins pour l'ordinaire ſi groſſiers & ſi uſés, qu'il n'y a que les Sots, & les Enfans, qui s'y laiſſent prendre; ſi ce n'eſt lorſqu'ils agiſſent en qualité de Médecins: car qui ne ſçait que, lorſqu'il eſt queſtion de recouvrer la ſanté, la crédulité la plus exceſſive eſt de tous les Pays, de ceux, qui ſe piquent le plus de ſageſſe, comme de ceux, dont les lumieres ſont plus bornées?

Leurs preſtiges.

Après tout, Madame, je le repete, il eſt difficile de ne pas tomber d'accord que parmi ces Infideles il ſe paſſe quelquefois des choſes très-capables de tromper, au moins la Multitude, pour ne rien dire de plus. J'ai oui dire à des Perſonnes, dont je ne pouvois ſoupçonner, ni la bonne foi, ni la prudence, que lorſque ces Impoſteurs s'enferment dans les Etuves pour ſe faire ſuer, & c'eſt-là une de leurs plus ordinaires préparations pour faire leurs preſtiges, ils ne différent en rien des Pythoniſſes, telles que les Poëtes nous les ont repréſentées ſur le Trépied: qu'on les y voit entrer dans des convul-

1721. Septembre.

ſions & des enthouſiaſmes, prendre des tons de voix, & faire des actions, qui paroiſſent au-deſſus des forces humaines, & qui inſpirent aux Spectateurs les plus prévenus contre leurs impoſtures une horreur & un ſaiſiſſement, dont ils ne ſont pas les maîtres.

On aſsûre encore qu'ils ſouffrent beaucoup dans ces occaſions, & qu'il s'en trouve, qu'on n'engage pas aiſément, même en les payant bien, à ſe livrer ainſi à l'Eſprit, qui les agite. Mais il ne faut pas croire qu'il y ait du ſurnaturel en ce qu'au ſortir de cês ſueurs violentes, ils vont ſe jetter dans l'eau froide & quelquefois glacée, ſans en reſſentir aucune incommodité. Cela leur eſt commun avec tous les autres Sauvages, & même avec d'autres Peuples du Nord *(a)*. C'eſt une expérience, qui déconcerte un peu la Médecine, mais à laquelle le Diable n'a certainement aucune part.

Il eſt encore vrai que les Jongleurs rencontrent trop ſouvent juſte dans leurs Prédictions, pour croire qu'ils devinent toujours par hazard, & qu'il ſe paſſe dans ces occaſions des choſes, qu'il n'eſt preſque pas poſſible d'attribuer à aucun ſecret naturel. On a vû les pieux, dont ces Etuves étoient fermées, ſe courber juſqu'à terre, tandis que le Jongleur ſe tenoit tranquille, ſans remuer, ſans y toucher, qu'il chantoit, & qu'il prédiſoit l'avenir. Les Lettres des anciens Miſſionnaires ſont remplies de faits, qui ne laiſſent aucun doute que ces Séducteurs n'ayent un véritable commerce avec le Pere de la ſéduction & du menſonge. Pluſieurs François m'ont parlé ſur le même ton, je ne vous en citerai qu'un trait, que je ſçais de ſource.

Vous avez vû à Paris Madame DE MARSON, & elle y eſt encore; voici ce que M. le Marquis de Vaudreuil ſon Gendre, actuellement notre Gouverneur Général, me raconta cet Hyver, & qu'il a ſçû de cette Dame, qui n'eſt rien moins qu'un eſprit foible. Elle étoit un jour fort inquiette au ſujet de M. de Marſon, ſon Mari, lequel commandoit dans un Poſte, que nous avions en Acadie; il étoit abſent, & le tems qu'il avoit marqué pour ſon retour, étoit paſſé. Une Femme Sauvage, qui vit Madame de Marſon en peine, lui en demanda la cauſe, & l'ayant appriſe, lui dit, après y avoir

(*a*) Le Poëte REGNARD nous aſſûre dans ſon Voyage de Lapponie, qu'il a vû faire la même choſe en Bothnie.

un peu rêvé, de ne plus ſe chagriner, que ſon Epoux reviendroit tel jour & à telle heure, qu'elle lui marqua, avec un Chapeau gris ſur la tête. Comme elle s'apperçut que la Dame n'ajoûtoit point foi à ſa prédiction, au jour & à l'heure, qu'elle avoit aſſignée, elle retourna chez elle, lui demanda ſi elle ne vouloit pas venir voir arriver ſon Mari, & la preſſa de telle ſorte de la ſuivre, qu'elle l'entraîna au bord de la Riviere. A peine y étoient-elles arrivées, que M. de Marſon parut dans un Canot, un chapeau gris ſur la tête; & ayant appris ce qui s'étoit paſſé, aſſûra qu'il ne pouvoit pas comprendre comment la Sauvageſſe avoit pû ſçavoir l'heure & le jour de ſon arrivée. 1721. Septembre.

Cet exemple, Madame, & beaucoup d'autres, que je ſçai, & qui ne ſont pas moins certains, prouvent qu'il y a quelquefois de l'opération du Démon dans la magie des Sauvages; mais il n'appartient, dit-on, qu'aux Jongleurs de faire les évocations, quand il s'agit des affaires publiques. On prétend que tous les Algonquins & les Abénaquis pratiquoient autrefois une eſpéce de Pyromancie, dont voici tout le myſtere. Ils réduiſoient en une poudre très-fine du charbon de bois de Cédre; ils diſpoſoient cette poudre à leur maniere, puis y mettoient le feu, & par le tour, que prenoit le feu en courant ſur cette poudre, ils connoiſſoient, diſoient-ils, ce qu'ils cherchoient. On ajoûte que les Abénaquis, en ſe convertiſſant au Chriſtianiſme, ont eu bien de la peine à renoncer à un uſage, qu'ils regardoient comme un moyen très-innocent de connoître ce qui ſe paſſoit loin de chez eux. De la Pyromancie.

Je n'ai pas oui dire que les Particuliers, qui vouloient poſſéder ces ſortes de ſecrets, euſſent beſoin, pour y être initiés, de paſſer par aucune épreuve; mais les Jongleurs de profeſſion ne ſont jamais revêtus de ce caractere, qui leur fait contracter une eſpéce de pacte avec les Génies, & qui rend leurs perſonnes reſpectables, qu'après s'y être diſpoſés par des jeûnes, qu'ils pouſſent très-loin, & pendant leſquels ils ne font autre choſe, que battre le tambour, crier, hurler, chanter, & fumer. L'inſtallation ſe fait enſuite dans une eſpéce de Bacchanale, avec des cérémonies ſi extravagantes, & accompagnées de tant de fureurs, qu'on diroit que le Démon y prend dès-lors poſſeſſion de leurs perſonnes. Inſtallation des Jongleurs.

Ils ne ſont néanmoins les Miniſtres de ces Dieux prétendus, Des Prêtres.

1721. Septembre.

que pour annoncer aux Hommes leurs volontés, & pour être leurs Interprétes : car ſi l'on peut donner le nom de ſacrifices aux offrandes, que ces Peuples font à leurs Divinités, les Prêtres parmi eux ne ſont jamais les Jongleurs : dans les cérémonies publiques, ce ſont les Chefs, & dans le domeſtique, ce ſont ordinairement les Peres de Famille, ou à leur défaut le plus conſidérable de la Cabanne. Mais la principale occupation des Jongleurs, ou du moins celle, dont ils retirent plus de profit, c'eſt la Médecine : ils exercent cet art avec des principes fondés ſur la connoiſſance des Simples, ſur l'expérience, & ſur la conjecture, comme on fait par-tout, mais il eſt rare qu'ils n'y mêlent pas de la ſuperſtition, & de la charlatanerie, dont le Vulgaire eſt toujours dupe.

Maladies ordinaires parmi les Sauvages.

Il n'y a peut-être point d'Hommes au Monde, qui le ſoient plus de ces Impoſteurs, que les Sauvages, quoiqu'il y en ait peu, qui ayent moins beſoin de recourir à la Médecine. Non-ſeulement ils ſont preſque tous d'une complexion ſaine & robuſte, mais ils n'ont connu la plûpart des Maladies, auſquelles nous ſommes ſujets, que depuis qu'ils nous ont fréquentés. Ils ne ſçavoient ce que c'eſt que la Petite Vérole, quand ils l'ont reçûë de nous, & l'on ne doit attribuer les grands ravages, qu'elle a faits parmi eux, qu'à cette ignorance. La Goute, la Gravelle, la Pierre, l'Apoplexie, & quantité d'autres Maux, ſi communs en Europe, n'ont point encore pénétré dans cette partie du Nouveau Monde parmi les Naturels du Pays.

Il eſt vrai que les excès, qu'ils font dans leurs feſtins, & leurs jeûnes outrés, leur cauſent des douleurs & des foibleſſes de poitrine & d'eſtomach, qui en font perir un grand nombre. Il meurt auſſi quantité de Jeunes-Gens de Phtiſie, & l'on prétend que c'eſt une ſuite des grandes fatigues, & des exercices violens, auſquels ils s'expoſent dès leur enfance, & avant qu'ils ſoient en état de les ſupporter. C'eſt une ſottiſe de croire, comme font quelques-uns, qu'ils ont le ſang plus froid que nous, & d'attribuer à cela leur inſenſibilité prétenduë dans les tourmens ; mais ils l'ont extrêmement balſamique, & cela vient ſans doute de ce qu'ils n'uſent point de Sel, ni de rien de ce que nous employons, pour relever le goût des Viandes.

Uſage, qu'ils font de leurs Simples.

Il eſt rare qu'ils regardent une Maladie comme purement naturelle, & que parmi les remédes ordinaires, dont ils uſent, ils en reconnoiſſent, qui ayent par eux-mêmes la vertu de

1721. Septembre.

guérir. Le grand uſage, qu'ils font de leurs Simples, eſt pour les playes, les fractures, les diſlocations, les luxations & les ruptures. Ils blâment les grandes inciſions, que font nos Chirurgiens pour nétoyer les playes, ils expriment le ſuc de pluſieurs Plantes, & avec cette compoſition ils en attirent tout le pus, & juſqu'aux eſquilles, les pierres, le fer, & généralement tous les corps étrangers, qui ſont demeurés dans la partie bleſſée. Ces mêmes ſucs ſont toute la nourriture du Malade, juſqu'à ce que ſa playe ſoit fermée: celui, qui le panſe, en prend auſſi, avant que de ſuccer la playe, quand il eſt obligé d'en venir là: mais il y vient rarement, le plus ſouvent il ſe contente de ſeringuer de ce jus dans la playe.

Tout cela eſt dans les regles, mais comme il faut à ces Peuples du ſurnaturel par-tout, ſouvent le Jongleur déchire la playe avec les dents, & montrant enſuite un morceau de bois, ou quelqu'autre choſe ſemblable, qu'il avoit eu la précaution de mettre dans ſa bouche, il fait croire au Malade qu'il l'a tiré de ſa playe, & que c'étoit le charme, qui cauſoit tout le danger de ſa Maladie. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils ont des ſecrets & des remédes admirables. Un os rompu eſt bien repris, & ſolide en huit jours. Un Soldat François, qui étoit en garniſon dans un Fort de l'Acadie, tomboit du Haut-Mal, & ſes accès étoient devenus preſque journaliers, & très-violens: une Femme Sauvage, qui ſe trouva préſente à un de ſes accès, lui alla faire deux boles d'une racine pulvériſée, dont elle ne dit point le nom; recommanda qu'on lui en fît prendre un à la fin du premier accès, qu'il auroit; avertit qu'il ſuëroit beaucoup, & qu'il auroit de grandes évacuations par le vomiſſement & par les ſelles, & ajoûta que ſi le premier bol n'emportoit pas tout le mal, le ſecond le guériroit parfaitement: la choſe arriva, comme elle l'avoit dit; le Malade eut encore un accès après la premiere priſe, mais ce fut le dernier. Il jouit dans la ſuite d'une ſanté parfaite.

Ces Peuples ont encore des remédes prompts & ſouverains contre la Paralyſie, l'Hydropiſie, & les Maux Vénériens. Des rapures de Bois de Gayac & de Saſſafras ſont leurs Spécifiques ordinaires contre les deux dernieres Maladies; ils en font une boiſſon, qui en guérit & en garantit, pourvû qu'on en faſſe un uſage continuel (*a*). Dans les Maux aigus, com-

Divers autres Remédes.

(*a*) On a parlé depuis d'une Poudre, compoſée de trois Simples, qu'un Sauvage a don-

1721. Septembre.

me dans la Pleuréſie, ils travaillent ſur le côté oppoſé à la douleur; ils y mettent des cataplâmes, qui attirent, & empêchent les dépôts. Dans la Fiévre ils uſent de lotions froides, avec des décoctions d'Herbes, & préviennent par-là l'inflammation & le tranſport. Ils vantent ſurtout la diete, mais ils ne la font conſiſter, qu'à s'abſtenir de certains alimens, qu'ils eſtiment leur être nuiſibles.

Ils n'avoient pas autrefois l'uſage de la Saignée, & ils y ſuppléoient par des Scarifications aux endroits, où ils ſentoient du mal: ils y appliquoient enſuite une maniere de ventouſe avec des courges, qu'ils rempliſſoient de matieres combuſtibles, auſquelles ils mettoient le feu. Les Cauſtiques, les Uſtulations, les Boutons de feu leur étoient familiers; mais comme ils ne connoiſſoient point la Pierre Infernale, ils ſe ſervoient à ſa place de bois pourri. Aujourd'hui la Saignée leur tient lieu de tout cela. Dans les Quartiers du Nord on uſoit beaucoup de Lavemens; une Veſſie leur ſervoit de Seringue. Ils ont contre la Dyſenterie un reméde, qui a preſque toujours ſon effet; c'eſt un jus, qu'ils expriment des extrémités des branches de Cédre, après les avoir fait bien bouillir.

De la Sueur.

Mais leur grand reméde, & leur grand préſervatif contre tous les Maux, eſt la Sueur. Je viens de vous dire, Madame, qu'au ſortir de l'Etuve, & lorſque l'eau leur découle de toutes les parties du corps, ils vont ſe jetter dans la Riviere; ſi elle eſt trop éloignée, ils ſe font arroſer de l'eau la plus froide. Souvent ils ſuent uniquement pour ſe délaſſer, pour ſe tranquilliſer l'eſprit, & pour être plus en état de parler d'affaires. Dès qu'un Etranger arrive dans une Cabanne, on lui fait du feu, on lui frotte les pieds avec de l'huile, & tout de ſuite on le conduit dans une Etuve, où ſon Hôte lui tient compagnie. Ils ont même une autre maniere de provoquer la ſueur, qu'on employe dans de certaines Maladies: elle conſiſte à étendre le Malade ſur une eſpéce de Couche un peu élevée, ſous laquelle on fait bouillir dans une Chaudiere du bois d'Epinette, & des branches de Sapin. La vapeur, qui en ſort, cauſe une ſueur des plus abondantes: on prétend même que l'odeur en eſt très-ſalutaire; la ſueur des

née à un de nos Miſſionnaires, & qui guérit radicalement en peu de jours le Mal de Naples le plus invétéré.

1721. Septembre.

Etuves, qui n'eſt procurée que par la vapeur de l'eau verſée ſur des Cailloux, n'a point cet avantage.

Dans l'Acadie, une Maladie n'étoit cenſée bien ſérieuſe, que quand le Malade ne vouloit abſolument rien prendre, & pluſieurs autres Nations ſont encore dans cette erreur : quelque Fiévre, qu'on ait, ſi l'on veut manger, on mange de tout, comme les autres. Mais dès que la Maladie paroît dangereuſe, c'eſt-à-dire, quand le Malade rejette toutes ſortes de nourriture, on y apporte beaucoup d'attention. Il eſt vrai que les principes, ſur leſquels eſt fondée toute la Médecine des Sauvages, ſont fort extraordinaires, on ne refuſe rien au Malade de ce qu'il demande, parce que, dit-on, ſes déſirs en cet état ſont des ordres du Génie, qui veille à ſa conſervation ; & quand on appelle les Jongleurs, c'eſt moins à cauſe de leur habileté, que parce qu'on ſuppoſe, qu'ils peuvent mieux ſçavoir des Eſprits la cauſe du mal, & les remedes, qu'il y faut appliquer.

Principes, ſur quoi roule toute la Médecine des Sauvages.

D'ailleurs, on ne veut rien avoir à ſe reprocher, il ſemble que la Mort perde une partie de ce qu'elle a d'affreux, quand elle vient à la ſuite des Remedes, dût-elle en être l'effet. Nos Sauvages ſe ſont en cela ſoûmis à la loi commune, & au préjugé général de toutes les Nations & de tous les Siécles ; & ils ſont d'autant plus excuſables, ce ſemble, de porter ſi loin la crédulité, que reconnoiſſant du ſurnaturel dans toutes les Maladies, & faiſant entrer la Religion dans l'Art de les guérir, ils ſe croyent moins obligés de raiſonner, & ſe font un devoir de ſe laiſſer conduire à l'aveugle.

Souvent le Malade ſe met dans la tête que ſon mal eſt l'effet d'un Maléfice, alors toute l'attention ſe porte à le découvrir, & c'eſt le devoir du Jongleur. Il commence lui-même par ſe faire ſuer, & quand il s'eſt bien fatigué à crier, à ſe débattre, & à invoquer ſon Génie, la premiere choſe extraordinaire, qui lui vient en penſée, il lui attribue la cauſe de la Maladie. Pluſieurs, avant que d'entrer dans l'Etuve, prennent un Breuvage compoſé, fort propre, diſent-ils, à leur faire recevoir l'impreſſion Céleſte, & l'on prétend que la préſence de l'Eſprit ſe manifeſte par un Vent impétueux, qui ſe leve tout à coup ; ou par un Mugiſſement, que l'on entend ſous terre ; ou par l'agitation & l'ébranlement de l'Etuve. Alors, plein de ſa prétenduë Divinité, & plus ſemblable à un Ener-

Idée extravagante ſur les Maladies.

1721. Septembre. gumene, qu'à un Homme inſpiré du Ciel, il prononce d'un ton affirmatif ſur l'état du Malade, & rencontre quelquefois aſſez juſte.

Impoſture des Jongleurs. Mais ces Charlatans ont imaginé un moyen aſſez ſingulier de n'être jamais reſponſables des événemens. Dès qu'ils voyent un Malade tourner à la Mort, ils ne manquent jamais de faire une Ordonnance, dont l'execution eſt ſi difficile, qu'ils ont à coup sûr leur recours ſur ce qu'elle n'a pas été exactement ſuivie. Il n'eſt pas concevable à quelles extravagances ils ſe portent en ces occaſions; il y a des Malades à qui ils commandent de contrefaire les foux; dans certaines Maladies ils ordonnent des Danſes, qui ſont ordinairement fort laſcives: preſque toujours on diroit qu'ils ont bien moins en vûë de guérir le Malade, que d'avancer ſa mort; mais ce qui fait voir la force de l'imagination ſur les Hommes, ces Médecins avec toutes leurs folies, guériſſent auſſi ſouvent que les nôtres.

Leur cruauté à l'égard des Malades déſeſpérés. Il y a des Pays, où, quand le Malade eſt déſeſperé, on l'acheve pour l'empêcher de languir. Dans le Canton d'Onnontagué on fait mourir les petits Enfans, qui perdent leurs Meres, avant que d'être ſevrés; on les enterre même tout vivans avec elles, parce qu'on eſt perſuadé qu'une autre Femme ne pourroit pas les nourrir, & qu'ils mourroient de langueur; je ne ſçais pourtant pas ſi depuis quelque tems, ils n'ont pas renoncé à cette barbare coûtume. Quelques autres abandonnent les Malades, dès que le Médecin n'en eſpere plus rien, & les laiſſent mourir de faim & de ſoif. Il y en a, qui pour empêcher le Moribond de faire des grimaces en expirant, lui ferment les yeux & la bouche, dès qu'ils le voyent entrer dans l'agonie.

Des Autmoins de l'Acadie. Dans l'Acadie les Jongleurs s'appelloient *Autmoins*, & c'étoit ordinairement le Chef du Village, qui étoit revêtu de cette dignité; auſſi avoient-ils beaucoup plus d'autorité, que les autres Jongleurs, quoiqu'ils ne fuſſent, ni plus habiles, ni moins impoſteurs. Dès qu'ils étoient appellés pour voir un Malade, ils commençoient par le conſidérer aſſez lontems, puis ils ſouffloient ſur lui. Si cela ne produiſoit rien, „ C'eſt „ que le Diable, diſoient-ils, eſt au dedans; il faudra pourtant „ bien qu'il en ſorte: mais que chacun ſoit ſur ſes gardes, car „ ce méchant Eſprit pourroit bien de dépit ſe jetter ſur quelqu'un

qu'un des Aſſiſtans ». Alors ils entroient dans une eſpece de fureur, ils s'agitoient, ils crioient, ils menaçoient le prétendu Démon ; ils lui parloient, comme s'ils l'euſſent vû de leurs yeux, ils lui pouſſoient des eſtocades ; mais tout cela n'étoit qu'un jeu, pour cacher leur fourberie. « 1721. Septembre.

En entrant dans la Cabanne ils avoient toujours la précaution d'enfoncer dans la terre un morceau de bois attaché à une corde ; ils préſentoient enſuite le bout de la corde à tous les Spectateurs, en les invitant à retirer ce bois, & comme preſque jamais Perſonne n'en pouvoit venir à bout, ils ne manquoient pas de dire, que c'étoit le Diable, qui le retenoit ; puis, feignant de vouloir percer ce prétendu Diable, ils détachoient peu à peu le bois en fouillant la terre tout autour, après quoi ils le retiroient ſans peine, & chacun crioit *Victoire.* A ce Bois étoit attaché en deſſous un petit Os, ou quelque autre choſe ſemblable, qu'on n'avoit point apperçu d'abord, & les Charlatans le faiſant remarquer aux Aſſiſtans „ Voilà, s'écrioient-ils, la cauſe du Mal, il a fallu tuer le Diable pour l'avoir „. « «

Cette farce duroit trois ou quatre heures, au bout deſquelles le Médecin avoit beſoin de repos & de rafraîchiſſement ; il s'en alloit, en aſsûrant qu'infailliblement le Malade guériroit, ſi le Mal n'avoit pas encore pris le deſſus ; c'eſt-à-dire, ſi le Diable, avant ſa retraite, ne l'avoit pas déja bleſſé à mort. Et comment le ſçavoir ? l'Autmoin prétendoit le connoître par les Songes, mais il ſe donnoit bien de garde de parler clairement, qu'il ne vît le tour que prendroit la Maladie. Dès qu'il la jugeoit incurable, il ſe retiroit, & à ſon exemple tout le monde abandonnoit le Malade. Si au bout de trois jours il vivoit encore ; „ Le Diable, diſoit le Médecin, ne veut pas qu'il guériſſe, & l'empêche de mourir ; il faut par charité mettre fin à ſes maux „. Auſſitôt les meilleurs Amis du Malade alloient chercher de l'Eau froide, & lui en verſoient ſur le Viſage, juſqu'à ce qu'il expirât. L'enchantement étoit tel, qu'on faiſoit encore de grands remercimens à l'Autmoin, & qu'on le payoit graſſement. « « «

Quelques Nations Méridionales ont des Maximes toutes contraires, on n'y paye le Médecin qu'après la guériſon ; & ſi le Malade meurt, celui qui l'a traité, n'eſt pas en ſûreté de ſa vie. Selon les Iroquois, toute Maladie eſt un déſir de

1721. Septembre. l'Ame, & on ne meurt, que parce que le déſir n'eſt pas accompli. Je finis, Madame, parce que l'article des Morts me meneroit trop loin, & que tout ſe diſpoſe pour mon Voyage; je retrouverai apparemment bientôt le loiſir de vous écrire de nouveau, mais vous n'en ſerez pas plus avancée, car d'ici aux Illinois il n'y a nulle apparence que je rencontre aucune occaſion de vous faire tenir mes Lettres, de ſorte que ſi je vous en écris quelqu'une avant que d'y arriver, vous la recevrez peut-être auſſi tard, que ſi je ne vous écrivois qu'au terme.

Je ſuis, &c.

VINT-SIXIÉME LETTRE.

Départ du Fort de la Riviere S. Joſeph. Sources du Theakiki. De ce qui ſe paſſe à la mort des Sauvages, de leurs Funérailles, de leurs Tombeaux. Du Deuil, du Veuvage. De la Fête des Morts.

De la Source du Theakiki, ce dix-ſept Septembre, 1721.

MADAME,

JE ne m'attendois pas de reprendre ſitôt la plume pour vous écrire, mais mes Conducteurs viennent de briſer leur Canot, & me voici arrêté pour tout le jour dans un endroit, où je ne trouve rien, qui puiſſe piquer la curioſité d'un Voyageur; ainſi je n'ai rien de mieux à faire, qu'à me livrer au plaiſir de vous entretenir.

Je crois vous avoir fait entendre dans ma derniere que j'avois à choiſir de deux Routes pour gagner les Illinois; la premiere étoit de retourner au Lac Michigan, d'en côtoyer toute la Côte Méridionale, & d'entrer dans la petite Riviere de Chicagou. Après qu'on l'a remonté cinq ou ſix lieuës, on paſſe dans celle des Illinois par le moyen de deux portages, dont le plus long n'a que cinq quarts de lieuës; mais comme cette Riviere n'eſt encore qu'un Ruiſſeau en cet endroit, on

1721. Septembre.

m'a averti que dans la Saiſon, où nous ſommes, je n'y trouverois pas aſſez d'eau pour mon Canot ; j'ai donc pris l'autre Route, qui a bien auſſi ſes incommodités, & n'eſt pas à beaucoup près auſſi agréable ; mais elle eſt plus sûre.

Départ du Fort de Saint Joſeph.

Je partis hier du Fort de la Riviere de Saint Joſeph, & je remontai cette Riviere environ ſix lieuës. Je débarquai ſur la droite, je marchai cinq quarts de lieuës, d'abord en côtoyant le bord de l'eau, enſuite à travers champ dans une Prairie immenſe, toute ſemée de petits Bouquets de Bois, qui font un très-bel effet ; on l'appelle *la Prairie de la Tête de Bœuf*, parce qu'on y a trouvé, dit-on, une Tête de Bœuf, qui étoit monſtrueuſe pour ſa groſſeur. Pourquoi n'y auroit-il pas auſſi des Géans parmi ces Animaux ? Je campai dans un fort bel endroit, qu'on appelle *le Fort des Renards*, parce que les Renards, c'eſt-à-dire, les Outagamis, y ont eu, il n'y a pas lontems, un Village fortifié à leur maniere.

Ce matin j'ai encore fait une lieuë dans la Prairie, ayant preſque toujours les pieds dans l'eau, enſuite j'ai rencontré une eſpece de Mare, qui communique avec pluſieurs autres de différentes grandeurs, & dont la plus grande n'a point cent pas de circuit. Ce ſont-là les ſources d'une Riviere, appellée *Theakiki*, & que par corruption nos Canadiens nomment *Kiakiki*. Theak veut dire un Loup, je ne me ſouviens plus dans quelle Langue, mais cette Riviere porte ce nom, parce que les *Mahingans*, qu'on appelle auſſi *les Loups*, s'y étoient autrefois réfugiés.

Nous mîmes notre Canot, que deux Hommes avoient porté juſques-là, dans la ſeconde de ces ſources, & nous nous y embarquâmes ; mais à peine y avions nous aſſez d'eau pour y être à flot. Dix Hommes feroient en deux jours un Canal droit & naviguable, qui épargneroit bien de la peine, & dix ou douze lieuës de chemin ; car la Riviere, au ſortir de ſa ſource, eſt ſi étroite, & il y faut continuellement tourner ſi court, qu'à chaque inſtant on eſt en danger de briſer ſon Canot, comme il vient de nous arriver. Mais revenons aux Sauvages, & après avoir vû de quelle maniere on les traite dans leurs Maladies, voyons-les mourir, & ce qui ſe paſſe après leur Mort.

Ce qui ſe paſſe à la mort des Sauvages.

Pour l'ordinaire, quand ils ſe croyent hors d'eſpérance de guérir, ils prennent leur parti avec une réſolution vraiement

1721. Septembre.

Stoïque, & ils ſe voyent avancer leurs jours par les Perſonnes, qui leur ſont les plus cheres, ſans en témoigner le moindre chagrin. A peine a-t-on prononcé l'Arrêt du Médecin à un Moribond, qu'il fait un effort pour haranguer ceux, qui ſont autour de lui. Si c'eſt un Chef de Famille, il fait par avance ſon Oraiſon Funébre, qu'il finit en donnant à ſes Enfans de très-bons avis; il prend enſuite congé de tout le monde, ordonne un Feſtin, où il faut employer tout ce qui reſte de proviſions dans ſa Cabanne, puis il reçoit les Préſens de ſa Famille.

Pendant ce tems-là on égorge tous les Chiens, qu'on peut attraper, afin que les Ames de ces Animaux aillent donner avis dans l'autre Monde qu'un tel va bientôt partir pour s'y rendre, & tous les Corps ſe mettent dans la Chaudiere pour renforcer le Feſtin. Après le Repas, les pleurs commencent; on les interrompt pour faire au Mourant les derniers Adieux, lui ſouhaiter un heureux Voyage, le conſoler ſur ce qu'il va ſe ſéparer de ſes Parens & de ſes Amis, & l'aſsûrer que ſes Enfans ſoûtiendront toute la gloire, qu'il s'eſt acquiſe.

Il faut convenir, Madame, que le ſang-froid, avec lequel ces Peuples enviſagent la Mort, a quelque choſe d'admirable; & cela eſt ſi univerſel, qu'on n'a peut-être jamais vû un Sauvage ſe troubler, en apprenant qu'il n'a plus que quelques heures à vivre; c'eſt partout le même principe & le même génie, quoique les Uſages varient beaucoup ſur tout ce que je viens de vous dire, ſelon les diverſes Nations. Par-tout il y a des danſes, des chants, des invocations, des feſtins ordonnés par les Médecins, preſque toujours des remédes plus propres, ſelon nos idées, à faire mourir un Homme, qui ſe porteroit bien, qu'à guérir un Malade. En quelques endroits même on n'en fait aucun: on ſe contente d'avoir recours aux Eſprits, & ſi le Malade recouvre ſa ſanté, ils en ont tout l'honneur; mais le Mourant eſt toujours le plus tranquile ſur ſon ſort.

Leur Généroſité à l'égard des Morts.

D'autre part, ſi ces Peuples font paroître ſi peu de jugement dans la maniere, dont ils traitent les Malades, il faut avouer qu'ils ſe comportent à l'égard des Morts avec une généroſité, & une affection, qu'on ne peut trop admirer. On a vû des Meres garder des années entieres les cadavres de leurs Enfans, & ne pouvoir s'en éloigner; & d'autres ſe tirer du lait de la

1721. Septembre.

Mamelle, & le répandre ſur la Tombe de ces petites Créatures. Si le feu prend à un Village, où il y ait des corps morts, c'eſt la premiere choſe, qu'on met en ſûreté : on ſe dépouille de ce qu'on a de plus précieux, pour en parer les Défunts : de tems en tems on découvre leurs Cercueils pour les changer d'habits, & l'on s'arrache les morceaux de la bouche, pour les porter ſur leur ſépulture, & dans les lieux, où l'on s'imagine que leurs Ames ſe promenent. En un mot on fait beaucoup plus de dépenſe pour les Morts, que pour les Vivans.

Des Funérailles.

Sitôt que le Malade a rendu les derniers ſoupirs tout retentit de gémiſſemens, & cela dure autant que la Famille eſt en état de fournir à la dépenſe, car il faut tenir table ouverte pendant tout ce tems-là. Le Cadavre paré de ſa plus belle robe, le viſage peint, ſes armes, & tout ce qu'il poſſedoit à côté de lui, eſt expoſé à la porte de la Cabanne dans la poſture, qu'il doit avoir dans le Tombeau, & cette poſture en pluſieurs endroits eſt celle, où l'Enfant eſt dans le ſein de ſa Mere. L'uſage de quelques Nations eſt que les Parens du Défunt jeûnent juſqu'à la fin des funérailles, & tout cet intervalle ſe paſſe en pleurs, en éjulations, à régaler tous ceux, dont on reçoit la viſite, à faire l'éloge du Mort, & en complimens réciproques. Chez d'autres on loue des Pleureuſes, qui s'acquittent parfaitement de leur devoir. Elles chantent, elles danſent, elles pleurent ſans ceſſe, & toujours en cadence : mais ces démonſtrations d'une douleur empruntée ne préjudicient point à ce que la nature exige des Parens du Défunt.

Des Tombeaux.

Il me paroît qu'on porte ſans aucune cérémonie le corps au lieu de ſa ſépulture, du moins n'ai-je rien trouvé ſur cela dans aucune Relation ; mais quand il eſt dans la Foſſe, on a ſoin de le couvrir de telle maniere, que la terre ne le touche point : il y eſt comme dans une Cellule toute tapiſſée de Peaux, beaucoup plus riche & mieux ornée qu'une Cabanne. On dreſſe enſuite un poteau ſur la Tombe, & on y attache tout ce qui peut marquer l'eſtime, qu'on faiſoit du Mort. On y met quelquefois ſon portrait, & tout ce qui peut ſervir à faire connoître aux Paſſans qui il étoit, & les plus belles actions de ſa vie. On y porte tous les matins de nouvelles proviſions, & comme les Chiens, & d'autres Bêtes ne manquent point d'en faire leur profit, on veut bien ſe perſuader que c'eſt

1721. Septembre. l'Ame du Défunt, qui eſt venuë y prendre ſa réfection.

Il n'eſt pas étonnant après cela que les Sauvages croyent aux Revenans : auſſi en font-ils des contes de toutes les façons. J'ai vû un pauvre Homme, qui à force d'en entendre parler, s'étoit imaginé qu'il avoit toujours une troupe de Morts à ſes trouſſes, & comme on avoit pris plaiſir à augmenter ſa frayeur, il en étoit devenu fou. Cependant au bout d'un certain nombre d'années, autant qu'on avoit d'abord pris à tâche de conſerver le ſouvenir de ceux, qu'on a perdus, autant prend-on de précaution pour les effacer de ſon eſprit, & cela uniquement pour mettre fin à la douleur, qu'on a reſſentie de leur perte.

Des Revenans.

Des Miſſionnaires demandant un jour à leurs Néophytes, pourquoi ils ſe privoient des choſes les plus néceſſaires en faveur de leurs Morts ? „ C'eſt, répondirent-ils, non-ſeulement „ pour témoigner à nos Proches l'amour, que nous leur portions, mais encore pour n'avoir pas devant les yeux, dans „ ce qui a été à leur uſage, des objets, qui renouvelleroient „ ſans ceſſe notre douleur „. C'eſt auſſi par cette raiſon, qu'on s'abſtient pendant un certain tems de prononcer leurs noms, & que ſi quelqu'autre de la Famille le porte, il le quitte pendant tout le tems du deuil. C'eſt encore apparemment la raiſon, pourquoi le plus ſanglant outrage, qu'on puiſſe faire à quelqu'un, c'eſt de lui dire : *ton Pere eſt mort*, ou *ta Mere eſt morte*.

Diverſes pratiques au ſujet des Morts.

Quand quelqu'un meurt dans le tems de la Chaſſe, on expoſe ſon corps ſur un Echafaut fort élevé, & il y demeure juſqu'au départ de la Troupe, qui l'emporte avec elle au Village. Il y a même des Nations, qui en uſent ainſi à l'égard de tous leurs Morts, & je l'ai vû pratiquer aux Miſſiſaguez du Détroit. Les corps de ceux, qui meurent en guerre, ſont brûlés, & leurs cendres rapportées, pour être miſes dans la Sépulture de leurs Peres. Ces Sépultures ſont, parmi les Nations les plus ſédentaires, des eſpéces de Cimetieres près du Village. D'autres enterrent leurs Morts dans les Bois au pied d'un Arbre, ou les font ſécher, & les gardent dans des caiſſes juſqu'à la Fête des Morts, dont je vais bientôt parler ; mais on obſerve en quelques endroits pour ceux, qui ſe ſont noyés, ou qui ſont morts de froid, un cérémonial aſſez biſarre.

Avant que de vous en donner la deſcription, il eſt bon,

Madame, de vous dire que les Sauvages croyent que, quand ces accidens arrivent, les Eſprits ſont irrités, & que leur colere ne s'appaiſe, qu'après que les corps ſont retrouvés. Alors, les préliminaires des pleurs, des danſes, des chants & des feſtins étant achevés, on porte le corps au lieu de ſa ſépulture, ou, ſi on en eſt trop éloigné, à l'endroit, où il doit demeurer en dépôt juſqu'à la Fête des Morts. On y creuſe une Foſſe très-large, & on y allume un feu. De Jeunes-Gens s'approchent enſuite du Cadavre, coupent les chairs aux parties, qui ont été crayonnées par un Maître des cérémonies, & les jettent dans le feu avec les viſceres: puis ils placent le Cadavre ainſi déchiqueté dans le lieu, qui lui eſt deſtiné. Durant toute cette opération les Femmes, & ſurtout les Parentes du Défunt, tournent ſans ceſſe autour de ceux, qui travaillent, les exhortent à bien s'acquitter de leur emploi, & leur mettent des grains de Porcelaine dans la bouche, comme on y mettroit des dragées aux Enfans pour les engager à quelque choſe, qu'on ſouhaiteroit d'eux. 1721. Septembre.

L'enterrement eſt ſuivi des préſens, qu'on fait à la Famille affligée, & cela s'appelle *couvrir le Mort*. Ces préſens ſe font au nom du Village, & quelquefois au nom de la Nation. Les Alliés en font auſſi à la mort des Perſonnes conſidérables. Mais auparavant la Famille du Défunt fait un grand feſtin au nom du Défunt, & ce feſtin eſt accompagné de jeux, pour leſquels on propoſe des prix. C'eſt une eſpéce de Joûte, qui ſe fait en cette maniere: un Chef jette ſur la tombe trois bâtons de la longueur d'un pied, un jeune Homme, une Femme, & une Fille en prennent chacun un, & ceux de leur âge, de leur ſexe, & de leur état, s'efforcent de leur arracher des mains. Ceux, à qui ils demeurent, ſont victorieux. Il y a auſſi des courſes, & l'on tire quelquefois au blanc; enfin par un uſage, que nous voyons établi dans toute l'Antiquité Payenne, une action toute lugubre eſt terminée par des chants, & des cris de victoire. Ce qui ſe paſſe après l'Enterrement.

Il eſt vrai que la Famille du Mort ne prend aucune part à ces réjouiſſances, on obſerve même dans ſa Cabanne, après les obſéques un deuil, dont les loix ſont fort ſéveres. Il faut avoir les cheveux coupés, & la face noircie; ſe tenir debout, la tête enveloppée dans une couverture, ne regarder perſonne, ne faire aucune viſite, ne rien manger de chaud, ſe pri- Du Deuil.

1721. Septembre.

ver de tous les plaiſirs, n'avoir preſque rien ſur le corps, & ne ſe point chauffer, même au cœur de l'Hyver. Après ce grand deuil, qui eſt de deux ans, on en commence un ſecond, plus moderé, qui dure deux ou trois autres années, & qu'on peut encore adoucir peu à peu ; mais on ne ſe diſpenſe de rien de ce qui eſt preſcrit, qu'avec l'agrément de la Cabanne, à laquelle le Veuf ou la Veuve appartiennent ; ces permiſſions, auſſi-bien que la fin du deuil, coûtent toujours un Feſtin.

Du Veuvage, & des Secondes Nôces.

Enfin, on ne peut ſans le conſentement de ceux, de qui on dépend, en vertu des loix du Veuvage, convoler à de ſecondes Nôces. S'ils n'ont point de Mari à donner à la Veuve, elle n'eſt point embarraſſée, quand elle a des Garçons en âge de la ſoûtenir ; elle peut demeurer dans l'état de viduité, ſans craindre de manquer jamais de rien. Si elle veut ſe remarier, elle peut choiſir, & celui, qu'elle épouſe, devient le Pere des Enfans, qu'elle avoit : il entre dans tous les droits, & dans toutes les obligations du premier Mari. L'Epoux ne pleure point ſa Femme, parce que, ſelon les Sauvages, les larmes ne conviennent point aux Hommes ; ce qui n'eſt pourtant pas univerſel dans toutes les Nations : mais les Femmes pleurent leur Mari pendant un an, elles l'appellent ſans ceſſe, & rempliſſent le Village de cris & d'éjulations, ſurtout au lever & au coucher du Soleil, à Midi, & en quelques endroits, lorſqu'elles vont au travail, & qu'elles en reviennent ; les Meres font à peu près la même choſe pour leurs Enfans. Les Chefs ne gardent le deuil que ſix mois, & peuvent enſuite ſe remarier.

Idée des Sauvages ſur ceux, qui meurent de mort violente.

Enfin le premier, & ſouvent le ſeul compliment, qu'on faſſe à un Ami, & même à un Etranger, qu'on reçoit dans ſa Cabanne, eſt de pleurer ceux de ſes Proches, qu'il a perdus depuis qu'on ne l'a vû. On lui met la main ſur la tête, & on lui fait entendre celui, qu'on pleure, mais on ne le nomme pas. Tout ceci eſt fondé ſur la Nature, & ne ſent point le Barbare, mais ce que je vais vous dire ne me paroît excuſable par aucun endroit : c'eſt la conduite, que ces Peuples tiennent à l'égard de tous ceux, qui ont peri de mort violente, même en guerre, & pour le ſervice de la Patrie.

Ils ſe ſont mis dans la tête que leurs Ames n'ont dans l'autre Monde aucun commerce avec les autres, & ſur ce principe ils les brûlent, ou les enterrent d'abord, quelquefois même

même avant qu'ils ayent expiré. Ils ne les mettent jamais dans le Cimetiere commun, & ils ne leur donnent aucune part à cette grande cérémonie, qui ſe renouvelle tous les huit ans parmi quelques Nations, & tous les dix ans chez les Hurons & les Iroquois. 1721. Septembre.

On l'appelle *la Fête des Morts*, ou *le Feſtin des Ames*; & voici ce que j'ai pû recueillir de plus uniforme & de plus remarquable touchant cette action, la plus ſinguliere & la plus célebre de toute la Religion des Sauvages. On commence par convenir du Lieu, où ſe fera l'Aſſemblée, puis on choiſit le Roy de la Fête, dont le devoir eſt de tout ordonner, & de faire les invitations aux Villages voiſins. Le jour marqué étant venu, tous les Sauvages s'aſſemblent, & vont proceſſionnellement deux à deux au Cimetiere; là, chacun travaille à découvrir les Corps, enſuite on demeure quelque tems à conſidérer en ſilence un ſpectacle ſi capable de fournir les plus ſérieuſes réfléxions. Les Femmes interrompent les premieres ce religieux ſilence, en jettant des cris lamentables, qui augmentent encore l'horreur, dont tout le monde eſt pénetré. De la Fête des Morts.

Ce premier acte fini, on prend ces Cadavres, on ramaſſe les oſſemens ſecs & détachés, on les met en paquets, & ceux, qui ſont marqués pour les porter, les chargent ſur leurs épaules. S'il y a des Corps, qui ne ſoient pas entierement corrompus, on les lave, on en détache les chairs pourries, & toutes les ordures, & on les enveloppe dans des Robes de Caſtors toutes neuves. Enſuite on s'en retourne dans le même ordre, qu'on avoit gardé en venant, & quand la Proceſſion eſt rentrée dans le Village, chacun dépoſe dans ſa Cabanne le dépôt, dont il étoit chargé. Pendant la marche les Femmes continuent leurs éjulations, & les Hommes donnent les mêmes marques de douleur, qu'au jour de la mort de ceux, dont ils viennent de lever les triſtes reſtes; & ce ſecond acte eſt ſuivi d'un Feſtin dans chaque Cabanne, en l'honneur des Morts de la Famille.

Les jours ſuivans on en fait de publics, & ils ſont accompagnés, comme le jour de l'Enterrement, de Danſes, de Jeux & de Combats, pour leſquels il y a auſſi des Prix propoſés. De tems en tems on jette de certains cris, qui s'appellent *les cris des Ames*, on fait des Préſens aux Etrangers, par-

1721. Septembre.

mi leſquels il y en a quelquefois, qui ſont venus de cent cinquante lieuës, & l'on en reçoit d'eux. On profite même de ces occaſions, pour traiter des Affaires communes, ou pour l'élection d'un Chef: tout ſe paſſe avec beaucoup d'ordre, de décence, & de modeſtie; & chacun y paroît pénetré des ſentimens les plus conformes à l'action principale; tout, juſqu'aux Danſes & aux Chants, y reſpire je ne ſçai quoi de lugubre, & l'on y ſent des cœurs percés de la plus vive douleur; les plus indifferens en ſeroient ſaiſis, à la vûë de ce ſpectacle.

Au bout de quelques jours on ſe rend encore proceſſionnellement dans une grande Salle de Conſeil dreſſée exprès, on y ſuſpend contre les Parois les Oſſemens & les Cadavres dans le même état, où on les a tirés du Cimetiere, & on y étale les Préſens deſtinés pour les Morts; ſi parmi ces triſtes reſtes il ſe trouve ceux d'un Chef, ſon Succeſſeur donne un grand repas en ſon nom, & chante ſa Chanſon. En pluſieurs endroits les Corps ſont promenés de Bourgade en Bourgade, ſont reçus partout avec de grandes démonſtrations de douleur & de tendreſſe, & partout on leur fait des Préſens; enfin on les porte à l'endroit, où ils doivent être dépoſés pour toujours: mais j'ai oublié de vous dire que toutes ces marches ſe font au ſon des Inſtrumens, accompagnés des plus belles Voix, & que chacun y marche en cadence.

Cette derniere & commune ſépulture eſt une grande foſſe, qu'on tapiſſe des plus belles Pelleteries, & de ce qu'on a de plus précieux. Les Préſens deſtinés pour les Morts, ſont placés à part: à meſure que la Proceſſion arrive, chaque Famille s'arrange ſur des eſpeces d'Echaffauts dreſſés autour de la foſſe, & au moment que les Corps ſont dépoſés, les Femmes recommencent à crier, & à pleurer. Enſuite tous les Aſſiſtans deſcendent dans la foſſe, & il n'eſt Perſonne, qui n'en prenne un peu de terre, qui ſe conſerve précieuſement; on s'eſt imaginé que cette terre porte bonheur au Jeu. Les Corps & les Oſſemens ſont arrangés par ordre, couverts de Fourures toutes neuves, & par deſſus, d'écorces ſur leſquelles on jette des pierres, du bois, & de la terre. Chacun ſe retire enſuite chez ſoi, mais des Femmes reviennent pendant quelques jours verſer au même endroit de la Sagamité.

Je ſuis, &c.

VINT-SEPTIÉME LETTRE.

1721. Octobre.

Voyage juſqu'à Pimiteouy. De la Riviere des Illinois ; Réception des Priſonniers parmi ces Peuples. Maniere, dont ils les brûlent. Quelques particularités ſur leur maniere de vivre.

A Pimiteouy, ce cinquiéme d'Octobre, 1721.

MADAME,

Deſcription du Théakiki.

LA nuit du dix-ſept au dix-huit de ce mois, la Gelée, qui depuis huit jours ſe faiſoit ſentir tous les matins, augmenta conſidérablement ; c'étoit de bonne heure pour le Climat où nous nous trouvions, car nous étions par les quarante & un degrés quarante minutes d'élévation du Pole. Les jours ſuivans nous voguâmes depuis le matin juſqu'au ſoir, favoriſés par le Courant, qui eſt aſſez fort, & quelquefois par le Vent ; nous faiſions en effet beaucoup de chemin, mais nous avancions fort peu : après avoir fait dix ou douze lieuës, nous nous trouvions ſi proches de notre dernier Campement, que de l'un à l'autre on auroit pû ſe voir, & ſe parler même, au moins avec un Porte-voix.

Ce qui nous conſoloit un peu, c'eſt que la Riviere & ſes bords étoient couverts de Gibier engraiſſé par la Folle Avoine, qui étoit pour lors dans ſa maturité. J'y cueillis auſſi du Raiſin mûr, de la groſſeur & de la figure d'une balle de Mouſquet, & aſſez tendre, mais d'un mauvais goût. C'eſt apparemment le même, qu'on appelle dans la Louyſiane *Raiſin-Prune*. La Riviere peu à peu prend un cours plus droit, mais ſes bords ne ſont agréables qu'après, cinquante lieuës depuis ſa ſource. Elle eſt même dans tout cet eſpace fort étroite, & comme elle eſt bordée d'Arbres, qui ont leurs racines dans l'eau, quand il en tombe quelqu'un il barre toute la Riviere, & il faut perdre un tems infini à ſe faire un paſſage pour le Canot.

Tous ces embarras paſſés, la Riviere, à cinquante lieuës de

1721. Octobre.

la ſource forme un petit Lac, & s'élargit enſuite conſidérablement. Le Pays devient beau. Ce ſont des Prairies à perte de vûë, où les Bœufs vont par troupeaux de deux à trois cent, mais il y faut être ſur ſes gardes, pour ne point ſe laiſſer ſurprendre par des Partis de Sioux & d'Outagamis, que le voiſinage des Illinois, leurs Ennemis mortels, y attire, & qui ne font pas plus de quartier aux François, qu'ils rencontrent ſur leur route. Le mal eſt que le Theakiki perd de ſa profondeur, à meſure qu'il gagne en largeur, de ſorte qu'il faut ſouvent décharger le canot, & marcher à pied, ce qui ne ſe fait jamais ſans quelque riſque, & que j'aurois été fort embarraſſé, ſi on ne m'avoit donné une Eſcorte à la Riviere de Saint Joſeph.

Ce qui m'a ſurpris, en voyant ſi peu d'eau dans le Theakiki, c'eſt que de tems en tems il reçoit d'aſſez jolies Rivieres; j'en ai vû une entr'autres, qui a plus d'un arpent de large à ſon embouchure, & qu'on a nommée la *Riviere des Iroquois*, parce que ces Braves s'y laiſſerent ſurprendre par les Illinois, qui leur tuerent bien du Monde. Cet échec les humilia d'autant plus, qu'ils mépriſoient fort les Illinois, leſquels ordinairement ne tiennent point devant eux.

De la Riviere des Illinois.

Le vint-ſept de Septembre nous arrivâmes à *la Fourche*, c'eſt le nom, que les Canadiens ont donné à l'endroit, où le Theakiki & la Riviere des Illinois ſe joignent. Celle-ci, quoiqu'après ſoixante lieuës de cours, y eſt encore ſi peu de choſes, que j'y vis un Bœuf la traverſer, n'ayant pas de l'eau juſqu'à mi-jambe. Le Theakiki au contraire, outre qu'il y amene ſes eaux de cent lieuës, eſt une belle Riviere. Cependant il perd ici ſon nom, ſans doute parce que les Illinois ayant été établis en pluſieurs endroits de l'autre, lui ont donné le leur. Enrichie tout-à-coup par cette jonction, elle ne le céde en largeur à aucune, que nous ayons en France, & j'oſe vous aſſûrer, Madame, qu'il n'eſt pas poſſible de voir un meilleur, ni un plus beau Pays, que celui, qu'elle arroſe, au moins juſqu'à l'endroit, d'où je vous écris. Mais ce n'eſt que quinze lieuës au-deſſous de la Fourche, qu'elle acquiert une profondeur, qui réponde à ſa largeur; quoique dans cet intervalle elle reçoive pluſieurs autres Rivieres.

La plus grande ſe nomme *Piſticoui*, & vient du beau Pays des Maſcoutins. Elle a à ſon embouchure un Rapide, qu'on a

1721. Octobre.

nommé *la Charbonniere*, parce que l'on trouve beaucoup de charbon de terre aux environs. On ne voit ſur cette route que des Prairies immenſes, ſemées de petits bouquets de bois, qui paroiſſent y avoir été plantés à la main, les herbes y ſont ſi hautes, qu'on s'y perd, mais on rencontre partout des ſentiers auſſi battus, qu'ils le pourroient être dans les Pays les plus peuplés, cependant il n'y paſſe que des Bœufs, & de tems en tems quelques troupeaux de Cerfs, & quelques Chevreuils.

Une lieuë au-deſſous de la Charbonniere on apperçoit ſur la droite un Rocher tout rond, extrémement élevé, dont le ſommet eſt en terraſſe; on l'appelle *le Fort des Miamis*, parce que ces Sauvages y ont eu un Village. Au bout d'une autre lieuë ſur la gauche on en voit un tout ſemblable, qu'on a nommé ſimplement *le Rocher*. C'eſt la pointe d'un Platon fort élevé, qui tourne l'eſpace de deux cent pas, en ſuivant toujours le bord de la Riviere, laquelle s'élargit beaucoup en cet endroit. Il eſt partout à pic, & de loin on le prendroit pour une Forteresſe. On y voit même encore quelques reſtes de Paliſſades, parce que les Illinois y avoient fait autrefois un Retranchement, qu'il leur eſt aiſé de réparer en cas de quelqu'irruption de la part de leurs Ennemis.

Leur Village eſt au pied de ce Roc dans une Iſle, qui avec pluſieurs autres, toutes d'une fertilité merveilleuſe, ſéparent en cet endroit la Riviere en deux Canaux aſſez larges. J'y débarquai le vint-neuf vers les quatre heures du ſoir, & j'y rencontrai quelques François, qui y trafiquoient avec les Sauvages. A peine avois-je mis pied à terre, que je fus viſité par le Chef de la Bourgade: c'eſt un Homme d'environ quarante ans, bienfait, doux, d'une phyſionomie aimable, & dont les François me dirent beaucoup de bien.

Je montai enſuite ſur le Rocher par un chemin aſſez aiſé, mais fort étroit. Je trouvai une terraſſe fort unie, d'une grande étenduë, & où tous les Sauvages du Canada ne forceroient pas vint Hommes, qui auroient des armes à feu, s'ils pouvoient y avoir de l'eau; car on n'en peut tirer que de la Riviere, & pour cela il faut ſe découvrir. Toute la reſſource de ceux, qui y ſeroient aſſiégés, eſt l'impatience naturelle à ces Barbares. Dans les petits Partis ils attendront ſans peine huit & dix jours derriere un Buiſſon, dans l'eſperance qu'il

1721. Octobre.

paſſera quelqu'un, à qui ils pourront caſſer la tête, ou pour avoir un Priſonnier : mais quand ils ſont en corps de Guerriers, s'ils ne réuſſiſſent pas d'abord, ils ſe laſſent bientôt, & prennent le premier prétexte pour ſe retirer : ils n'en manquent jamais, car il ne faut pour cela qu'un ſonge vrai, ou prétendu.

Réception des Priſonniers parmi les Illinois.

La pluye, & plus encore un ſpectacle, qui me fit horreur, m'empêcha de faire le tour de ces Rochers, d'où j'eſperois de découvrir un grand Pays. J'apperçus à l'extrémité, & immédiatement au-deſſus du Village, deux corps de Sauvages, qu'on y avoit brûlés peu de jours auparavant, & qu'on avoit abandonnés, ſelon la coûtume, aux Oiſeaux de proye, dans la même poſture, où ils avoient été exécutés. La façon de brûler les Priſonniers parmi ces Nations Méridionnales a quelque choſe de ſingulier, & elles ont auſſi quelques coûtumes differentes des autres dans la maniere, dont elles en uſent envers ces Malheureux.

Quand elles ont fait quelqu'expédition militaire, qui leur a reuſſi, les Guerriers ménagent tellement leur marche, qu'ils n'arrivent jamais à leur Village, que le ſoir. Dès qu'ils en ſont proches, ils s'arrêtent, & quand la nuit eſt venuë, ils députent deux ou trois Jeunes-Gens au Chef, pour lui faire part des principales aventures de la Campagne. Le lendemain à l'aube du jour ils parent leurs Priſonniers de robes neuves, leur accommodent les cheveux avec du duvet, leur peignent le viſage de differentes couleurs, & leur mettent à la main un bâton blanc, environné de queuës de Chevreuils. En même-tems le Chef de guerre fait un cri, & tout le Village s'aſſemble au bord de l'Eau, ſi l'on eſt près d'une Riviere.

Dès que les Guerriers paroiſſent, quatre Jeunes-Gens bien parés s'embarquent dans une Pirogue (*a*), les deux Premiers portent chacun un Calumet, & vont en chantant chercher les Priſonniers, qu'ils amenent, comme en triomphe, juſqu'à la Cabanne, où ils doivent être jugés. Le Maître de la Cabanne, à qui il appartient de décider de leur ſort, commence par leur donner à manger, & pendant ce repas il tient conſeil. Si on accorde la vie à quelqu'un, deux Jeunes-Gens vont le délier, le prennent chacun par une main, & le font cou-

(*a*) C'eſt un Batteau long, fait d'un ſeul tronc d'Arbre. On ſe ſert peu de Canots d'Ecorces dans ces Quartiers-là.

1721. Octobre.

rir à toutes jambes à la Riviere, où ils le jettent la tête la premiere. Ils s'y jettent eux-mêmes après lui, le lavent bien, & le conduiſent à celui, dont il doit être Eſclave.

Maniere de les brûler.

Quant à ceux, qui ſont condamnés à mourir, ſitôt que la Sentence eſt portée, on fait le cri pour aſſembler le Village, & l'exécution n'eſt differée, qu'autant de tems, qu'en demandent les préparatifs. On commence par dépouiller le Patient tout nud; on plante en terre deux poteaux, auſquels on attache deux traverſes, l'une à deux pieds de terre, l'autre à ſix ou ſept pieds plus haut, & c'eſt ce qu'on appelle un cadre. On fait monter le Patient ſur la premiere traverſe, à laquelle on lui attache les pieds, un peu écartés l'un de l'autre: on lui lie enſuite les mains aux angles, que forme la ſeconde traverſe, & en cette poſture on le brûle par-tout le corps.

Tout le Village, Hommes, Femmes & Enfans s'attroupe autour de lui, & chacun a droit de lui faire tout le mal, dont il peut s'aviſer. Si aucun des Aſſiſtans n'a point de raiſon particuliere pour le faire ſouffrir lontems, ſon ſupplice dure peu, & ordinairement, on l'acheve à coups de Fléches, ou bien on l'enveloppe d'écorces d'Arbres, auſquelles on met le feu. On le laiſſe enſuite dans ſon cadre, & ſur le ſoir on parcourt les Cabannes, en frappant avec des baguettes ſur les meubles, ſur les murailles, & ſur le toit, afin d'empêcher ſon Ame d'y reſter, pour ſe venger du mal; qu'on a fait à ſon corps. Le reſte de la nuit ſe paſſe en réjouiſſances.

Particularités ſur les Partis de guerre.

Si le Parti n'a point rencontré d'Ennemis, ou s'il a été contraint de fuir, il rentre de jour dans le Village, en gardant un profond ſilence: mais s'il a été battu, il rentre le ſoir, après avoir annoncé ſon retour par un cri de mort, & nommé tous ceux, qu'il a perdus, ſoit par maladie, ou par le fer de l'Ennemi. Quelquefois les Priſonniers ſont jugés & exécutés avant qu'on arrive au Village, ſurtout quand on a lieu de craindre qu'ils ne ſoient enlevés. Il y a quelque tems qu'un François ayant été pris par des Outagamis, ces Barbares tinrent conſeil pendant la route pour ſçavoir ce qu'ils en feroient. Le réſultat de la délibération fut de jetter un bâton ſur un Arbre, & s'il y reſtoit, de brûler leur Priſonnier, mais de ne le jetter qu'un certain nombre de fois. Par bonheur pour le Captif, quoique l'Arbre fût extrémement touffu, le bâton retomba toujours à terre.

1721. Octobre. Je reſtai vint-quatre heures au Rocher, & pour faire plaiſir aux Sauvages, & leur témoigner une entiere confiance, quoique tous mes Conducteurs fuſſent campés de l'autre côté de la Riviere, je couchai dans une Cabanne au milieu du Village. J'y paſſai la nuit aſſez tranquillement, mais je fus réveillé de bon matin par une Femme, qui demeuroit dans la Cabanne voiſine; à ſon réveil, le ſouvenir d'un Fils, qu'elle avoit perdu quelques années auparavant, lui revint à l'eſprit, & auſſi-tôt elle ſe mit à pleurer, ou à chanter ſur un ton fort lugubre..

Chants lugubres des Illinois.

Les Illinois ont la réputation d'être hardis & habiles Filoux, & c'eſt la raiſon pourquoi j'avois fait tranſporter tout le Bagage à l'autre Bord; mais malgré cette précaution, & la vigilance de mes Gens, lorſqu'il fallut partir, nous trouvâmes qu'il nous manquoit un Fuſil, & quelques bagatelles, qu'il ne nous fut jamais poſſible de recouvrer. Le même ſoir nous paſsâmes le dernier endroit de la Riviere, où l'on ſoit obligé de traîner le Canot; après cela elle a partout une largeur & une profondeur, qui l'égalent à la plûpart des plus grands Fleuves de l'Europe.

Des Perroquets de la Louyſiane. Je vis auſſi ce jour-là pour la premiere fois des Perroquets: il y en a le long du Theakiki, mais en Eté ſeulement, ceux-ci étoient des traîneurs, qui ſe rendoient ſur le Miciſſipi, où l'on en trouve dans toutes les Saiſons; ils ne ſont gueres plus gros que des Merles, ils ont la tête jaune, avec une tache rouge au milieu, dans le reſte de leur Plumage c'eſt le verd, qui domine. Les deux jours ſuivans nous traversâmes un Pays charmant, & le troiſiéme d'Octobre vers le Midi, nous nous trouvâmes à l'entrée du Lac *Pimiteouy*; c'eſt la Riviere, qui s'élargit, & qui pendant trois lieuës en a une de large. Au bout de ces trois lieuës on trouve ſur la droite un ſecond Village d'Illinois, éloigné de quinze lieuës de celui du Rocher.

Du Village de Pimiteouy. Rien n'eſt plus agréable que ſa ſituation, il a vis-à-vis, comme en perſpective, une très-belle Forêt, qui étoit alors de toutes les couleurs, & derriere une Plaine d'une étenduë immenſe, bordée de Bois. Le Lac & la Riviere fourmillent de Poiſſons, & leurs bords de Gibier. Je rencontrai encore dans ce Village quatre François Canadiens, qui m'apprirent que j'étois entre quatre Partis Ennemis, & qu'il n'y avoit aucune

Nouvelles, que j'y appris.

1721. Octobre.

cune sûreté pour moi, ni à avancer, ni à retourner sur mes pas ; ils m'ajoûterent que sur la route, que je venois de faire, il y avoit trente Outagamis en embuscade, qu'un pareil nombre des mêmes Sauvages rodoit autour du Village de Pimiteouy, & que d'autres, au nombre de quatre-vint, se tenoient au bas de la Riviere, séparés en deux Bandes.

Ce récit me fit faire attention à ce qui nous étoit arrivé la veille ; nous nous étions arrêtés au bout d'une Isle, pour chercher des Outardes, sur lesquelles quelques-uns de mes Conducteurs avoient tiré ; & nous entendîmes quelqu'un, qui coupoit du Bois dans le milieu de l'Isle. La proximité du Village de Pimiteouy nous avoit fait juger que c'étoit quelque Illinois, & nous nous en étions tenus là ; mais il y a bien de l'apparence que c'étoient des Outagamis, qui nous ayant découverts, & n'osant nous attaquer, parce que j'avois douze Hommes bien armés, vouloient attirer quelqu'un de nous dans le Bois, comptant apparemment avoir bon marché des autres ; mais notre peu de curiosité nous garantit de ce malheur, que je n'aurois pas évité sans doute, si je n'avois pas eu une Escorte commandée par un Homme, qui n'étoit pas d'humeur à s'arrêter inutilement.

Ce qui nous confirma encore les avis des quatre François, c'est que trente Guerriers de Pimiteouy, commandés par le Chef même du Village étoient en Campagne, pour tâcher d'avoir des nouvelles plus certaines des Ennemis, & que peu de jours avant leur départ il y avoit eu une Action dans le voisinage, où les deux Partis avoient fait chacun un Prisonnier ; l'Outagami avoit été brûlé à une portée de Fusil du Village, & il étoit encore dans son Cadre. Les Canadiens, qui avoient assisté à son supplice, me dirent qu'il avoit duré cinq heures, & que ce Malheureux avoit soûtenu jusqu'à la mort qu'il étoit Illinois, qu'il avoit été pris dans son enfance par des Outagamis, qui l'avoient adopté.

Il s'étoit pourtant très-bien battu, & sans une blessure, qu'il avoit reçu à la Jambe, il n'auroit pas été pris ; mais comme il n'avoit pû donner des preuves de ce qu'il avançoit, & que peu s'en étoit fallu qu'il ne se fût sauvé, on ne l'en avoit pas voulu croire sur sa parole. Il fit voir au milieu des tourmens que la bravoure & le courage à supporter la douleur, sont des Vertus bien différentes, & qu'elles ne vont pas

1721. Octobre. toujours enſemble ; car il jettoit des cris lamentables, qui ne faiſoient qu'animer ſes Bourreaux ; il eſt vrai qu'une vieille Illinoiſe, dont le Fils avoit été tué autrefois par les Outagamis, lui fit tous les maux, que la fureur inſpirée par la vengeance, peut inventer ; à la fin cependant on eut pitié de ſes cris, on l'enveloppa de paille, à laquelle on mit le feu, & comme il reſpiroit encore, après qu'elle eut été conſumée, les Enfans le percerent de Fléches : ordinairement, quand un Patient ne meurt pas en Brave, c'eſt une Femme, ou des Enfans, qui lui donnent le coup de la mort ; il ne mérite pas, dit-on, de mourir de la main d'un Homme.

Embarras, où je me trouvai.

Cependant, Madame, je me trouvai fort embarraſſé. D'un côté mes Conducteurs ne croyoient pas, qu'il fût de leur prudence de paſſer outre, & de l'autre il ne convenoit nullement à mes affaires, d'hyverner à Pimiteouy, j'aurois même été obligé de ſuivre les Sauvages dans leur hyvernement, & cela m'auroit fait perdre une année entiere. Enfin deux Canadiens, des quatre, que j'avois trouvés à Pimiteouy, s'offrirent à groſſir mon Eſcorte, & tout le monde reprit cœur. Je voulois partir dès le lendemain, quatriéme d'Octobre, mais la pluye, & quelques embarras, qui nous ſurvinrent, m'arrêterent tout le jour.

L'après-midi les Guerriers, qui étoient allés à la découverte, revinrent, ſans avoir fait aucun cri, parce qu'ils n'avoient rien vû. Ils défilerent tous devant moi d'un air aſſez fier ; ils n'étoient armés que de Fléches, & d'une Rondache de cuir de Bœuf, & ils ne firent pas ſemblant de me voir : c'eſt la coûtume des Guerriers de ne ſaluer perſonne, quand ils ſont en corps d'Armée ; mais à peine furent-ils rentrés chacun chez eux, que le Chef s'étant mis ſur ſon propre, vint me rendre une viſite de cérémonie. C'eſt un Homme d'environ quarante ans, aſſez grand, un peu maigre, d'un caractere doux, & fort raiſonnable. C'eſt d'ailleurs le plus brave Soldat de ſa Nation, & il n'eſt point d'Illinois, qui mérite mieux que lui le ſurnom (*a*), qu'Homere donne par préference au Héros de ſon Iliade. C'eſt beaucoup dire, car les Illinois ſont peut-être les Hommes du Monde les plus légers à la courſe ; il n'y a que les Miſſourites, qui pourroient leur diſputer cette gloire.

Hiſtoire ſinguliere du

Comme j'apperçûs une Croix de cuivre, & une petite figure

(*a*) Πόδας ὠκὺς.

1721. Octobre.

de la Vierge, qui pendoient au cou de ce Sauvage, je crûs qu'il étoit Chrétien, mais on m'aſſûra qu'il ne l'étoit point, & qu'il ne s'étoit mis dans l'équipage, où je le voyois, que pour me faire honneur : on m'ajoûta ce que je vais vous rapporter, ſans exiger que vous y donniez plus de croyance, que n'en méritent mes Auteurs ; ce ſont des Voyageurs Canadiens, qui n'ont aſſûrément pas inventé ce qu'ils me racon-terent, mais qui l'ont oüi dire, comme une choſe conſtante. Voici le fait.

Chef de Pimiteouy.

L'Image de la Vierge, que portoit le Chef, lui étant tombée entre les mains, je ne ſçai comment, il fut curieux de ſçavoir qui elle repréſentoit : on lui dit que c'étoit la Mere de Dieu, & que l'Enfant, qu'elle tenoit entre ſes bras, étoit Dieu même, qui s'étoit fait Homme pour le ſalut du Genre humain : on lui expliqua en peu de mots le Myſtere de cette ineffable Incarnation, & on lui dit que les Chrétiens s'adreſſoient toujours à cette divine Mere dans tous les périls, où ils ſe trouvoient, & que rarement ils le faiſoient en vain. Le Sauvage écouta ce diſcours avec beaucoup d'attention, & quelque tems après, comme il chaſſoit ſeul dans le Bois, un Outagami, qui s'y étoit mis en embuſcade, ſe montra à lui, dans le moment, qu'il venoit de tirer ſon coup, & le coucha en jouë. Il ſe ſouvint alors de ce qu'on lui avoit dit de la Mere de Dieu, il l'invoqua, & l'Outagami ayant voulu tirer, ſon fuſil ne prit point feu. Il le rebanda, & la même choſe arriva juſqu'à cinq fois. Pendant ce tems-là l'Illinois chargea le ſien, & coucha à ſon tour en jouë ſon Ennemi, qui aima mieux ſe rendre, que de ſe laiſſer tuer. Depuis cette aventure le Chef Illinois ne ſort jamais de ſon Village, ſans porter avec lui ſa Sauve-garde, avec laquelle il ſe croit invulnérable ; ſi le fait eſt vrai, il y a bien de l'apparence que le ſeul défaut de Miſſionnaire l'a juſqu'ici empêché de ſe faire Chrétien, & que la Mere de Dieu, après l'avoir préſervé d'une mort temporelle, lui obtiendra la grace d'une ſincere converſion. *(a)*

Maniere de pleurer les Morts parmi les Illinois.

A peine ce Chef m'eut-il quitté, qu'étant ſorti moi-même pour viſiter les environs du Village, j'apperçus deux Sauvages, qui alloient de Cabanne en Cabanne, pleurant à peu près ſur le même ton, que la Femme du Rocher, dont je vous ai parlé. L'un avoit perdu ſon Ami dans le dernier combat,

(a) Il s'eſt en effet converti depuis.

1721. Octobre.

l'autre étoit le Pere du Mort. Ils marchoient à grands pas, & mettoient les deux mains ſur la tête de tous ceux, qu'ils rencontroient ; apparemment pour les inviter à prendre part à leur douleur. Ceux, qui ont cherché des convenances entre les Hebreux & les Ameriquains, n'auront pas manqué ſans doute de faire attention à cette maniere de pleurer, que quelques expreſſions de l'Ecriture pouvoient donner lieu à ces faiſeurs de conjectures de juger avoir été en uſage parmi le Peuple de Dieu.

Attentions du Chef pour ma ſûreté.

Sur le ſoir le Chef me fit prier de me trouver dans une maiſon, où un de nos Miſſionnaires avoit logé quelques années auparavant, & où apparemment on avoit accoûtumé de tenir le Conſeil ; j'y allai, & je l'y trouvai avec deux ou trois Anciens. Il commença par me dire qu'il vouloit m'inſtruire de la grandeur du péril, auquel je m'expoſois, en continuant ma route : que tout bien conſideré, il me conſeilloit d'attendre pour partir que la Saiſon fût un peu plus avancée ; qu'il eſpéroit qu'alors les Partis ennemis ſe retireroient, & me laiſſeroient le chemin libre. Comme il pouvoit avoir ſes vûës en m'arrêtant à Pimiteouy, je lui témoignai que je n'étois pas fort touché de ſes raiſons, & j'ajoûtai que j'en avois de meilleures pour preſſer mon départ. Il me parut que ma réponſe lui faiſoit de la peine, & je reconnus bientôt qu'elle ne venoit que de ſon affection pour moi, & de ſon zéle pour notre Nation.

„ „ Puiſque ta réſolution eſt priſe, me dit-il, je ſuis d'avis que „ tous les François, qui ſont ici, ſe joignent à toi pour fortifier „ ton eſcorte : je leur ai même déja déclaré ma penſée ſur céla, „ & je leur ai fortement repréſenté qu'ils ſeroient à jamais per„ dus d'honneur, s'ils laiſſoient leur Pere dans le danger, ſans „ le partager avec lui. J'aurois bien ſouhaitté pouvoir t'ac„ compagner moi-même à la tête de tous mes Soldats, mais tu „ n'ignores point que mon Village eſt tous les jours à la veille „ d'être attaqué, & il ne me convient pas de m'en abſenter, ni „ de le dégarnir dans de pareilles conjonctures. Pour les Fran„ çois, rien ne peut les arrêter ici, qu'un intérêt, qu'ils doi„ vent ſacrifier à ta conſervation. C'eſt ce que je leur ai fait „ entendre, & je leur ai ajoûté que ſi quelqu'un d'eux tomboit „ entre les mains des Ennemis, ce ne ſeroit que la perte d'un „ Homme, au lieu qu'un Pere en valoit lui ſeul pluſieurs, &

qu'il n'y avoit rien, qu'ils ne dûſſent riſquer, pour prévenir un ſi grand malheur. « 1721. « Octobre.

Je fus charmé, Madame, de la ſageſſe de cet Homme, & plus encore de ſa généroſité, qui le portoit à vouloir bien, par conſidération pour moi, ſe priver de quatre Hommes, dont le ſecours ne devoit pas lui être indifférent dans la ſituation, où il ſe trouvoit. Je n'avois pas même douté qu'en voulant me retenir chez lui, il n'eût eu en vûë de ſe ſervir de mon Eſcorte dans le beſoin. Je lui témoignai beaucoup de reconnoiſſance de ſon bon cœur & de ſes attentions, & je l'aſſûrai que j'étois fort content des François : que je voulois les partager avec lui : que je lui en laiſſerois deux pour le défendre, en cas qu'il fût attaqué ; que les deux autres m'accompagneroient juſqu'à ce que je fuſſe en lieu de ſûreté, & qu'avec ce renfort je me croyois en état d'aller par tout ſans rien craindre. Il n'inſiſta point davantage, & je me retirai.

Il fait baptiſer ſa Fille.

Ce matin il eſt venu me rendre une ſeconde viſite, accompagné de ſa belle-Mere, qui portoit entre ſes bras un petit Enfant. „ Tu vois, me dit-il en m'abordant, un Pere bien affligé. Voici ma Fille, qui ſe meurt, ſa Mere eſt morte en la mettant au monde, & aucune Femme n'a pû encore réüſſir à la nourrir. Elle rejette tout ce qu'elle prend, & elle n'a peut-être plus que peu d'heures à vivre : tu me feras plaiſir de la baptiſer, afin qu'elle puiſſe aller voir Dieu après ſa mort. « L'Enfant étoit effectivement très-mal, & abſolument hors d'eſpérance de guériſon, ainſi je ne balançai pas à lui conférer le Baptême.

Mon Voyage dût-il être d'ailleurs tout-à-fait inutile, je vous avouë, Madame, que je n'en regretterois pas les fatigues & les dangers, puiſque ſelon toutes les apparences, ſi je n'étois pas venu à Pimiteouy, cette Enfant ne ſeroit jamais entrée dans le Ciel, où je ne doute pas qu'elle ne ſoit bientôt. J'eſpere même que ce petit Ange obtiendra pour ſon Pere la même grace, qu'il lui a procurée. Je parts dans une heure, & je confie cette Lettre aux deux François, que je laiſſe ici, & qui comptent de profiter de la premiere occaſion pour retourner en Canada.

Je ſuis, &c.

VINT-HUITIÉME LETTRE.

Voyage de Pimiteouy aux Kaskaſquias. Du Cours de la Riviere des Illinois. Des Mines de Cuivre. Du Miſſouri. Des Mines de la Riviere de Marameg. Deſcription du Fort de Chartres, & de la Miſſion des Kaskaſquias. Des Arbres Fruitiers de la Louyſiane. Deſcription du Miciſſipi au-deſſus des Illinois. Differentes Tribus de cette Nation. Quelques Traditions des Sauvages. Leurs idées ſur les Aſtres, les Eclypſes, & le Tonnerre : leur maniere de calculer le tems.

1721. Octobre.

Aux Kaskaſquias, ce vintiéme d'Octobre, 1721.

MADAME,

JE vous avouë, de bonne foi, que je n'étois pas auſſi raſſûré en partant de Pimiteouy, que je le feignois de l'être, autant pour mon honneur, que pour ne pas achever de décourager ceux, qui m'accompagnoient, & dont quelques-uns diſſimuloient aſſez mal leur frayeur. Les allarmes, où j'avois trouvé les Illinois, leur chant lugubre, la vuë des cadavres expoſés dans leurs cadres, objets affreux, qui me repréſentoient ſans ceſſe à quoi l'on doit s'attendre, ſi l'on a le malheur de tomber entre les mains de ces Barbares, tout cela faiſoit ſur moi une impreſſion, dont je n'étois pas le maître, & pendant ſept ou huit jours je ne dormis pas fort tranquillement.

Induſtries des Sauvages, pour ſurprendre leurs Ennemis.

Je n'appréhendois pas à la verité que l'Ennemi nous attaquât ouvertement, parce que j'avois quatorze hommes bien armez, & bien commandez ; (*a*) mais il y avoit tout à craindre des ſurpriſes, n'y ayant point d'induſtrie, dont les Sauvages ne s'aviſent, pour attirer leurs Ennemis dans les piéges, qu'ils leur tendent. Un des plus ordinaire eſt de contrefaire le cri d'un Animal, ou le chant d'un Oiſeau, & ils

(*a*) M. de S. ANGE, qui s'eſt depuis fort diſtingué contre les Renards, commandoit mon Eſcorte.

1721. Octobre.

les imitent ſi parfaitement, que tous les jours on y eſt pris. On eſt campé à l'entrée d'un Bois, on croit entendre un Bœuf, un Cerf, un Canard, deux ou trois Hommes y courent dans l'eſpérance de faire capture, & ſouvent ne reviennent pas.

Cours de la Riviere des Illinois.

On compte ſoixante & dix lieuës de Pimiteouy au Miciſſipi : j'ai dit qu'il y en avoit quinze du Rocher à Pimiteouy ; le premier de ces deux Villages eſt par les quarante & un degrez, l'entrée de la Riviere des Illinois eſt par les quarante ; ainſi depuis le Rocher cette Riviere coule à l'Oueſt, en prenant un peu du Sud, mais elle fait pluſieurs circuits. D'eſpace en eſpace on y rencontre des Iſles, dont quelques-unes ſont aſſez grandes : les bords ſont aſſez bas en pluſieurs endroits ; dans le Printems elle inonde la plûpart des Prairies, qu'on trouve à droite & à gauche, & qui ſont enſuite couvertes d'herbes très-hautes. On prétend qu'elle eſt par tout fort poiſſonneuſe, mais nous n'avions pas le tems de pêcher, ni des Filets tels, qu'en demande ſa profondeur. Nous avions plutôt fait de tuer un Bœuf, ou un Chevreuil, & nous avions à choiſir.

Le ſixiéme, nous apperçûmes quantité de Bœufs, qui traverſoient la Riviere à la nage avec beaucoup de précipitation, & nous ne doutâmes preſque point qu'ils ne fuſſent chaſſés par un des Partis ennemis, dont on nous avoit parlé ; ce qui nous obligea de naviguer toute la nuit, pour nous éloigner d'un ſi dangereux voiſinage. Le lendemain avant le jour nous paſſâmes *le Saguimont*, grande Riviere, qui vient du Sud ; cinq ou ſix lieuës plus bas nous en laiſſâmes ſur la même main une autre plus petite, appellée *la Riviere des Macopines:* ce ſont de groſſes racines, qui mangées cruës, ſont un poiſon, mais qui étant cuites à petit feu, pendant cinq ou ſix jours & plus, n'ont aucune mauvaiſe qualité. Entre ces deux Rivieres, à diſtance égale de l'une & de l'autre, on trouve un Marais, nommé *Machoutin*, qui eſt préciſément à moitié chemin de Pimiteouy au Miciſſipi.

Entrée dans le Miciſſipi.

Peu de tems après avoir paſſé la Riviere des Macopines, nous apperçûmes les bords du Fleuve, qui ſont extrêmement élevés. Nous voguâmes néanmoins encore plus de vint-quatre heures, & ſouvent à la voile, avant que d'y entrer, parce que la Riviere des Illinois varie en cet endroit depuis l'Oueſt juſqu'au Sud par l'Eſt. On diroit que de dépit d'être obligée

1721. Octobre. de rendre hommage de ſes eaux à une autre Riviere, elle veut retourner vers ſa ſource.

Cuivre. Son entrée dans le Miciſſipi eſt Eſt-Sud-Eſt. Ce fut le neuviéme, vers les deux heures & demie du ſoir, que nous nous trouvâmes dans ce Fleuve, qui faiſoit alors tant de bruit en France, laiſſant à main droite une grande Prairie, d'où ſort une petite Riviere, où il y a quantité de cuivre. Rien n'eſt plus charmant que toute cette Côte. Ce n'eſt pas tout-à-fait la même choſe à la main gauche. On n'y voit que des Montagnes fort hautes, ſemées de Rochers, entre leſquels il croît quelques Cédres; mais ce n'eſt qu'un rideau, qui a peu de profondeur, & qui cache de fort belles Prairies.

Confluant du Miſſouri & du Miciſſipi. Le dixiéme, à neuf heures du matin, après avoir fait cinq lieuës ſur le Miciſſipi, nous arrivâmes à l'embouchure du *Miſſouri*, laquelle eſt Nord Nord-Oueſt, & Sud Sud-Eſt. Je crois que c'eſt le plus beau confluant, qu'on voye dans le Monde. Les deux Rivieres ſont à peu près de la même largeur, chacune d'environ une demie lieuë; mais le Miſſouri eſt beaucoup plus rapide, & il paroît entrer en conquerant dans le Miciſſipi, au travers duquel il porte ſes eaux blanches juſqu'à l'autre bord, ſans les mêler: il lui communique enſuite cette couleur, que le Miciſſipi ne perd plus, & l'entraîne avec précipitation juſqu'à la Mer.

Village des Tamarouas. Nous allâmes coucher le même jour dans un Village des *Caoquias, & des Tamarouas;* ce ſont deux Nations Illinoiſes, qui ſe ſont réunies, & qui ne compoſent pas une Bourgade fort nombreuſe. Elle eſt ſituée ſur une petite Riviere, qui vient de l'Eſt, & n'a de l'eau que dans le Printems, de ſorte qu'il nous fallut marcher une bonne demie lieuë pour gagner les Cabannes. Je fus étonné qu'on eût choiſi une ſituation auſſi incommode, ayant à choiſir beaucoup mieux, mais on me répondit que le Miciſſipi baignoit le pied du Village, quand on le bâtit, & qu'en trois ans il avoit perdu une demie lieuë de terrein; qu'on ſongeoit à chercher un autre Emplacement, ce qui n'eſt pas une affaire pour des Sauvages.

Je paſſai la nuit dans la Maiſon des Miſſionnaires, qui ſont deux Eccléſiaſtiques du Séminaire de Quebec, autrefois mes Diſciples, & qui ſeroient aujourd'hui mes Maîtres. Le plus ancien des deux *(a)* étoit abſent: je trouvai le plus jeune *(b)*

(*a*) M. Taumur. | (*b*) M. le Mercier.

tel,